

~~me~~

F. 6. 130

000

~~Ph. Holz~~  
~~H. E. 49.~~

~~2. 0. 9. 1234.~~

~~II 2 d. 560~~



N. Jhr. 88.



FABLES  
CHOISIES

DU

R. P. DES BILLONS

DE LA COMPAGNIE DE JESUS,

MISES EN VERS FRANCOIS.



FRANCFORT & LEIPSIC,  
CHEZ J. G. ESSLINGER.  
M DCC LXVIII.

F A B L E N  
C H O S I E N

H. F. ...

M. ...

457,



## PRÉFACE.

**J**e fais une préface parce que c'est l'usage de tous ceux qui font un livre, & que je ne veux point me singulariser. Il faut donc que je parle de moi-même. Mais que dirai-je? je n'en fais encor rien. Dirai-je par modestie, que mes Fables ne valent pas grand-chose? non, point du tout. Je ne parle jamais contre ma pensée; Et si j'avois pensé que mes Fables fussent mauvaises, je ne les aurois pas fait imprimer. Le Lecteur sera peut-être embarrassé au Prologue du second Livre, & à l'Epilogue du troisième. Il ne saura ce que je veux dire, ici, avec ma Trisection & ma Quadrature, & là, avec ce Conducteur, ce Disque & tout cet appareil électrique, qu'il n'appartiendra qu'aux Physiciens de bien comprendre.

P R E' F A C E.

*Il faut savoir que j'ai commencé mes Fables dans le même tems où j'ai donné la description de mon Clavessin Electrique, & mon petit traité de l'Electricité. Je suis le premier qui aye nommé Electrique, ce que tous les autres appelloient non Electrique, & qui au-contraire aye refusé de reconnoître la matiere électrique, dans tous les corps où les autres disent qu'elle réside principalement. On a fait beaucoup d'honneur à cette These à Rome & à Paris où elle a été soutenue publiquement. Or de crainte qu'on ne se trompe ici, il faut faire remarquer, que ce n'est point un petit Philosophe de Collège, qui a soutenu à Paris mon opinion; Mais un Bachelier de la Faculté de Médecine de Paris, Docteur de l'Université de Besançon.*

*Courage, dira-t-on. C'est assez parler de soi-même; Mais c'est abuser du droit*

## P R E F A C E.

droit de Préface. Je prie celui qui a cette pensée de lire mes Fables. Plusieurs personnes m'ont assuré qu'on y reconnoissoit un caractère tout franc, & tout naturel. Ce que je viens de dire n'est que pour avertir les personnes qui ne seront pas au fait de l'Electricité, de passer légèrement sur mon Prologue, ou de lire mon Livre, si elles veulent s'instruire pleinement sur cette matiere.

Quant à mon Clavessin électrique, si l'on me demande ce que c'est, & s'il a été exécuté, je répondrai 1<sup>o</sup>. qu'on verra ce que c'est quand il sera exécuté, 2<sup>o</sup>. qu'il sera exécuté, quand mon Microscope le sera, quand mon Telescope le sera, quand j'aurai appris le jugement des Commissaires nommés par les états de Hollande pour examiner mon traité de la Section de

## P R E F A C E.

*L'Angle, & de la Quadrature du Cercle.  
Ce n'est que pour me désennuyer en attendant ce jugement que je me suis résolu à donner ces fables.*

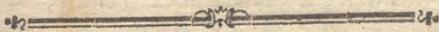
*Mais il faut être bien imprudent, pour annoncer si hautement qu'on a trouvé la solution de ce fameux Problème, auquel il n'y a guères que les commençans & les ignorans qui aient coutume de s'appliquer. Je répons à cela, que je ne suis en cette occasion ni imprudent, ni commençant, ni ignorant. Mais à quoi bon en parler d'avance? C'est 1<sup>o</sup>. pour faire une Préface, 2<sup>o</sup>. pour d'autres raisons.*

PRO.

# PROLOGUE

AU

## R. P. DES BILLONS.



Des Fables! hé fi donc, rien de moins difficile.  
Je voudrois en sautant en faire plus de mille.

Parlez moi d'un traité plein de reflexion;

*L'Homme, le Citoyen, la Population.*

Le *Candide* est encor une œuvre fort utile:

Mais l'*Emile*, oh ma foi, rien ne passe l'*Emile*

Disoit certain pié-plat, Philosophe nouveau,

Qui je ne fais comment a mis dans son cerveau,

Qu'il étoit un sujet utile à sa Patrie.

Un Ane, un jour, passoit par un verger,

Et se mît à philosopher,

Pour être utile à l'Anerie.

Tous les arbres étoient en fleurs.

Il les regarde; ô tems! ô mœurs!

Petits hommes, dit-il, ô bêtes que vous êtes!

A quoi bon toutes ces fleurettes?

## PROLOGUE. I

Tandis qu'ici, prodigue de ses dons,  
La Terre produiroit de beaux & bons chardons.  
Fais-toi, Lourdaut, lui dît son maître,  
Tu n'eûs jamais assez d'esprit,  
Pour savoir que ces fleurs nous apportent du fruit.  
Nos baudets à deux piés ne peuvent donc connoître  
De ton livre charmant l'inestimable prix.  
De ton style si pur les graces si naïves,  
Tes portraits si frappans, tes peintures si vives  
Echappent à ces beaux esprits.  
En voulant t'imiter, si je suis téméraire,  
Ce n'est qu'à tes pareils que je crains de déplaire;  
Car pour tous ces faquins, ces Jeans Jacques tout-fots,  
Stupides Sectateurs des Jeans Jacques Rousseaux,  
Je les méprise, & je les laisse braire.



FABLE



FABLE I.

*Le Livre & la Presse.*

C'est bien ici le monde renversé,  
Dît, un jour, le Livre à la Presse,  
Car c'est moi qui suis l'oppressé,  
Pourtant je ne dis mot, & tu gémis sans-cesse.  
Oui, je gémis, dit-elle, sur ton fort  
Dont une longue expérience  
Me donne quelque connoissance.  
Tu paroîtras au grand jour, & d'abord  
De curieux une troupe empresée  
T'accueillira, non pas pour ta beauté,  
Mais pour ta seule nouveauté.  
Tu feras peu de tems l'objet de leur pensée.  
Les savans & les beaux esprits  
Voudront peut-être aussi te voir & te connoître:  
Mais chacun d'eux t'examinant en maître,

10 FABLES CHOISIES.

Va sans appel décider de ton prix.  
De tes défauts leur amere critique  
Fera bientôt une liste publique.  
Que dis je? crains encor un plus triste destin;  
A peine auras-tu vû quelques jours la lumiere,  
Que laissé dans le magasin,  
Rongé des vers & couvert de pouffiere,  
Tu seras ignoré de tout le genre humain,  
Jusqu'à ce qu'on te livre à la prophane main  
De l'Epicier, de la fruitiere.  
Tu Subiras encor le stupide mépris  
D'un ras de Marmoufets dont la fotte arrogance  
Sait tout, juge de tout sans avoir rien appris.  
Arrête; c'en est trop. Que contre cette engeance  
Chez mon auteur j'aïlle crier vengeance.  
Non, mon ami, moderes ce transport,  
Ton auteur sur ce point est sans inquiétude;  
D'ailleurs il sait que *Pon a toujours tort*  
*De s'emporter contre la multitude.*



FABLE

## FABLE II.

*Le Lésard, & la Tortue.*

**P**auvre animal, que j'ai pitié de toi!  
 Dit le Lésard à la Tortue;  
 Le poids de ta maison te fatigue & te tue.  
 Moi? dit-elle, au-dessus de la commune loi,  
 Je vais partout sans sortir de chez moi.  
 Sur mon état demeure donc tranquille,  
*Un poids devient léger dès-lors qu'il est utile.*

## FABLE III.

*Le Herisson & la Taupe.*

**U**n Herisson n'ayant trou, ni taniere,  
 Sentoit du froid la cruelle rigueur.  
 Il engage la Taupe à lui faire l'honneur  
 De l'admettre en sa Taupiniere.  
 A peine entre-t-il qu'à l'instant,  
 N'ayant égards, ni politesse,

Se

Se veautrant, & se balottant,  
 Il pique & blesse son Hôteffe.  
 Vous voyez bien, dit-elle, que l'endroit  
 Pour deux, Monsieur, est trop étroit,  
 Ne pourriez vous trouver un autre gîte?  
 Moi? Madame, dit-il, si j'étois mal ici  
 Je décamperois au plus vite;  
 Mais j'y suis fort bien, Dieu-merci;  
 Qui ne peut y rester, qu'il sorte;  
 Je n'embarasse point la porte.  
*Il ne faut pas d'un hôte se charger  
 Qu'on ne peut faire déloger.*

## FABLE IV.

*Le Chapon.*

**P**our mon Chapon, disoit un homme un jour,  
 Je donnerois toute ma basse-cour.  
 Or de notre homme admirez la sottise;  
 Pour le mieux parer, il s'avise,

De

De lui passer un ruban rouge au cou;  
Voilà donc l'Animal & plus laid & plus fou.  
Bouffi d'orgueil, il marche tête haute,  
Il se fait un plaisir flatteur  
De voir tous ses pareils jaloux de son honneur.  
Il court vers eux, & ne fait faute  
De leur montrer à tous ce feroit de laideur.  
Mais la volatile cohorte  
Tombe dessus comme sur bête morte.  
A coups d'Ongles, à coups de bec  
Coqs & Dindons chacun l'étrille;  
Plus seconé qu'une vieille guenille  
Le ruban saute & les plumes avec.  
Loin de cette troupe ennemie,  
Il fuit enfin tout hebété.  
*L'honneur se change en infamie  
Pour qui ne l'a point mérité.*



## FABLE V.

*La Grue & le Paon.*

Une guerre étoit survenue,  
 Je ne fais pour quelle raison,  
 Entre ma commere la Grue,  
 Et le fier oiseau de junon.

Après maints quolibets lancés de part & d'autre,  
 Celui-ci de sa queue étalant les couleurs,  
 Ce plumage, dit-il, ne vaut il pas le vôtre?  
 Vous crevez de dépit, je ris de vos fureurs  
 Allons Madame la cendrée,

Approchez votre poil de ma plume dorée:  
 Je crois que vous ne l'osez pas.  
 Pardonnez moi, reprend la Grue.

Et s'élevant aussitôt dans la nue,  
 Petit ami, dit-elle, entens-tu bien là-bas?  
 Viens, je t'attens; n'as-tu point d'aile?  
 Viens donc ici; nous nous comparerons.  
 A quoi te sert une plume si belle?

Vas,

Vas, ne te mets en parallele  
 Qu'avec les Coqs & les Dindons.  
*Telle est la distance infinie*  
*Du bel esprit & du Génie.*

---

 FABLE VI.

*Le Loup pénitent.*

**U**n jour le Loup se mît à réfléchir;  
 Et de ses cruautés rapellant la mémoire,  
 Je suis vieux, disoit-il, je commence à blanchir,  
 Et que vieux-je de moi qu'on dise dans l'histoire?  
 Tant de Brebis que ma rage immola,  
 Et tant d'Agneaux arrachés à leur mere:  
 Tant de chiens étranglés, tant de bergers, voilà  
 De mes forfaits une image legere.  
 Il faut me convertir enfin.  
 Ne puis-je vivre sans carnage?  
 Et parmi les Moutons ne puis-je le matin  
 Choisir quelque gras pâturage?

Dans

Dans les vallons, sur les coteaux  
Allons mener une frugale vie.

Allons par notre modestie,  
Edifier les innocens troupeaux.

Donc sans plus differer sa louable entreprise,  
Mon Loup courût aux champs, & vîte se mêla

Au premier troupeau qu'il trouva.

Mais apeine y fût-il, qu'il lui prit une crise  
De son ancienne rage; il se sent emporté,  
Et se jette dessus la premiere victime

Qu'il trouve à son côté.

C'est ainsi quelque-fois que la honte du crime,

Et la perte de son honneur,  
D'un scelerat semble toucher le cœur.

Mais aux mêmes forfaits l'occasion l'anime,  
Il y retourne avec plus de fureur.



## FABLE VII.

*Le Renard & le Chien.*

Un Renard passé maître escroq,  
Croquoit un Coq.

Il en avoit croqué bien d'autres ;

Un Chien le voit, & prenant un détour,

Il vous le happe, & le croque à son tour.

*Les maux que nous faisons seront un jour les nôtres.*

## FABLE VIII.

*Les deux Rats.*

Un jeune Rat vît dans une ratiere  
Un morceau de lard suspendû.

Ceci, dit-il, faisant deux pas arriere,

M'a tout l'air d'un fruit défendu.

Mais après tout qu'est-ce que je hazarde

Personne ici ne me regarde ;

J'aurai gobé ce morceau dans l'instant.

B

Je

Je n'ai rien mis aujourd'hui dans mon ventre.  
Entrons vite & sortons, il entre,  
Et ferme la porte en entrant.  
Ah je suis pris, dit-il, quelle imprudence!  
Il n'interrompt sa doléance,  
Que pour goûter à contre-cœur.  
Au méts fatal qui cause son malheur.  
Mais ne pouvant manger, le pauvret recommence  
A s'affliger, à se plaindre bien fort  
De l'injustice de son fort.  
Envain cherche-t-il une issue,  
Pour s'en faire une, il s'agit, il se tue.  
Un autre rat, rechigné, vieux routier,  
S'en vint alors aux cris du prisonnier.  
Ah, ah, dit-il en fécotant la tête,  
C'est donc vous, mon ami, que je vois là-dedans;  
Vous avez beau jotter des pattes & des dents,  
Vous voilà pris comme une bête;  
Et je puis dire en vérité  
Que vous l'avez bien mérité.  
Pour moi, j'ai vû mille fois dans ma vie

De

De semblables appas. C'étoient des mets exquis.

Si d'en tâter j'avois eû la folie,

Tout comme vous j'eûsse été pris.

Mais on a certaine prudence,

Qui fait qu'on fuit quand on se sent tenté.

Pour vous que je connois pour un jeune éventé,

Vous ne songez qu'à remplir votre panse.

Hélas, dit le reclus, j'en fais bien pénitence.

Mais ne pouvant finir mes maux,

N'employez pas votre éloquence

A les aigrir mal à propos.

---

FABLE IX.

*Le Bélier & le Taureau.*

**U**n Bélier des mieux encornés  
 Dans maints combats s'étoit couvert de gloire.

Et ses pareils de sa force étonnés,

Depuis long-tems lui cédoient la victoire.

Mais enfin ce trop long repos

Ennuyoit fort notre héros.

B 2

Et

Et son orgueil, ou plutôt sa folie  
 Vint à tel point, que cherchant des rivaux,  
 Il s'en alla dans la prairie  
 Défier au combat le plus fort des Taureaux.  
 Indigné de son impudence,  
 Aussitôt le Taureau s'avance,  
 En présentant front contre front;  
 Et d'un grand coup asséné d'importance,  
 Il étend à vingt pas le nouveau Rodomont.  
 Tel fût le prix de son Outre-cuidance.  
 Hélas, dit en mourant, le malheureux guerrier,  
 Comment ai-je pû m'oublier?  
 Je croyois mes succès & ma gloire sans bornes.  
 Malgré la force de mes cornes,  
 Je le sens, mais trop tard, je ne suis qu'un Bélier.



## FABLE X.

*Le Cancre & son fils.*

**U**n Cancre disoit à son fils,  
Iras-tu toujours en arriere?

Avances donc. L'autre dit, je ne puis,

Marchez devant, je vous suivrai mon pere,

*Il ne faut point aux autres reprocher*

*Des défauts que soi-même on ne sauroit cacher.*

## FABLE XI.

*Le Milan & le Rat.*

**S**ecourir les méchans c'est manquer de prudence;  
Ils ne peuvent souffrir qui leur a fait du bien.

D'un Milan prisonnier en brisant le lien,

Un Rat en fit la triste expérience.

Dans les filets ce Milan s'étoit pris.

Pour en sortir il faisoit rage.

Tous ses efforts l'empêtroient davantage.

Pour son bonheur un Rat vint à ses cris,

B 3

Oubliant

Oubliant la cruelle guerre  
 Que les Milans faisoient aux Rats,  
 Il fît ce qu'un Rat pourroit faire,  
 S'il se trouvoit lui-même en de si mauvais draps.  
 Il se met à ronger le filet maille à maille:  
 Tant & si bien il y travaille,  
 Qu'il le met en morceaux: mais l'oiseau mal-faiteur  
 Dévore son liberateur.

---

 FABLE XII.

*Le Cheval & l'Ane.*

**D**'un ennemi le malheur remédie  
 Au mal qu'il nous a fait.  
 Certain Cheval fâché contre un Baudet,  
 Vint l'assaillir avec tant de furie,  
 Qu'il vous l'auroit écrasé net.  
 Mais il ruoit de telle force,  
 Qu'en assenant un coup il se donne une entorse,  
 Et tombe aux yeux d'Alliboron,  
 Les quatre fers en l'air étendû de son long.

Or

Or le Baudet joyeux de l'avanture,  
 Vous voilà bien, dit-il, Monseigneur du Cheval,  
 Vous ayant mis en si belle posture,  
 Vos coups m'ont fait plus de bien que de mal.

## FABLE XIII.

*Le Loup revêtu d'une peau de Brebis.*

**D'**une toison qu'il rencontra  
 Un Loup se revêtit, & comme volontaire,  
 Dans un nombreux troupeau le drôle s'enrola.

Il n'y resta pas sans rien faire.

En grand secret il se prit à manger  
 Brebis, Moutons, Agneaux, tantôt l'un, tantôt l'autre,

Si bien que jamais le Berger

N'eût soupçonné le bon Apôtre,

S'il ne l'eût pris un beau jour sur le fait.

Il assomma tout aussitôt le traître.

Un jeune pâtre alors voyant qu'il l'assommoit,  
 Lui cria tout surpris, que faites-vous mon maître?  
 Vous tuez vos moutons? mes moutons? non vraiment,

B 4

Mais

Mais bien le mauvais garnement  
 Qui les mangeoit. Qu'ainsi perissent  
 Tous les Loups deguifés sous la peau de Brebis.  
 Les coquins, mon enfant, ont beau changer d'habits,  
 Leurs belles actions tôt ou tard les trahissent.

---

 FABLE XIV.

*Le Bucheron & la Forêt.*

Au siècle d'or, quand la terre féconde  
 N'offroit partout que des fruits & des fleurs,  
 Quand les humains ne versoit point de pleurs,  
 Leur patrie étoit tout ce monde.  
 On ne voyoit ni maisons, ni châteaux,  
 Ni carosses, ni chars, ni barques, ni vaisseaux.  
 Chacun erroit dans les campagnes,  
 Dans les prés, dans les bois, dans les vastes forêts,  
 Tantôt dans les vallons, tantôt sur les montagnes,  
 Et dans un lieu marqué ne se fixoit jamais.  
 De ce bel âge on ne voit plus la trace.  
 Le Siècle de fer prit sa place.  
 Et l'Hyver avec ses glaçons

Nous

Nous obligea de bâtir des maisons,  
 On fit alors la première coignée;  
 A grande peine y pût-on réussir:  
 Mais un autre embarras, ce fût de s'en servir.  
 Elle n'étoit point emmanchée,  
 L'inventeur du nouvel outil  
 S'adresse à la forêt & lui demande un manche.  
 C'est peu de chose, disoit-il,  
 Ce n'est qu'une petite branche.  
 Pourriez vous refuser un si mince présent?  
 Enfin la forêt y consent,  
 Et charge l'Olivier de rendre ce service.  
 Voilà la coignée en état.  
 Mais sans perdre un moment, l'ingrat  
 La met en jeu contre sa bienfaitrice.  
 Chêne, Frêne, Olivier, tout tombe sous ses coups;  
 Il ne respecte point la cime la plus haute.  
 Las! disoient-ils, à qui nous plaindrons nous?  
 Nous perissons par notre faute.  
*Servir des gens sans bonne foi,*  
*C'est leur fournir des armes contre soi.*



## FABLE XV.

*Le Chien & les deux Lievres.*

UN Chien couroit un Lievre, & l'est sans-  
doute atteint,  
Le timide animal alloit bientôt se rendre;  
Mais il en poursuivît un autre qui survint,  
Et n'en pût prendre aucun, voulant tous - deux  
les prendre.  
*Qui trop embrasse mal étreint.*

## FABLE XVI.

*Le Lion, le Renard, & le Singe.*

PAR édit le Lion bannît de son ressort  
Tous ses sujets à courte queue.  
Défense sous peine de mort  
D'approcher des forêts de plus près qu'une lieue.  
On obéit; le roi Lion  
N'aimoit point la rebellion.

Tous

Tous aussitôt prennent la fuite.  
C'est à qui courra le plus vite.  
On ne voyoit par les chemins  
Que Taupes, Lievres & Lapins.  
Maître Renard alla se mettre en tête,  
Qu'il pourroit être inquiété,  
Quelqu'un, dit-il, se fera fête,  
De m'accuser comme trop écourté.  
Il se met donc à fuir. Que crains-tu pauvre bête?  
Lui dît Bertrand, l'Edit n'est pas pour toi.  
S'il est dicté par la mauvaise foi,  
Dît le Renard, rien ne m'arrête;  
Car le monde est si médifant,  
Qu'on peut trouver assez de langues,  
Qui prouveront par leurs harangues,  
Que je n'ai pas le suffisant.

## FABLE XVII.

*L'Aigle & le Soleil.*

**U**n jour sur le flambeau des cieux,  
Au beau milieu de sa carriere

L'Oiseau

L'Oiseau de Jupiter avoit fixé les yeux;  
 Et disoit, ébloui de sa vive lumière,  
 De la Nature ô puissant roi,  
 Tu vois bien clair, puisqu'on voit tout par toi.  
 Lors Phébus dît, tu ne t'y connois guere,  
 S'il faut parler de bonne foi,  
 De tous les êtres que j'éclaire,  
 Il n'en est pas un seul plus aveugle que moi.  
 Combien de gens, s'ils étoient plus sinceres,  
 En diroient tout autant que lui.  
*En éclairant les affaires d'autrui,  
 On ne voit souvent goutte en ses propres affaires.*

---

 FABLE XVIII.

*Le Pommier dépouillé.*

UN Pommier tout chargé de fruits,  
 Beaux & bien mûrs, & d'excellente espece,  
 Etoit tout fier de sa richesse,  
 Et croyoit bonnement s'en faire des amis.  
 Il les comptoit, c'étoit d'abord son maître,  
 Qui le visitoit chaque jour.

Son

Son fils, sa fille, enfin tous ceux qui tour à tour,  
 Venoient de près le reconnoître,  
 Et le piller; c'eût été grand hazard,  
 Si les valets eûssent cédé leur part.

Mais comme on le pilloît fans-cesse,  
 Et que selon l'Axiôme connu,  
 Plus on en prend, moins on en laisse,  
 Il demeura bientôt tout nu.  
 Dans cet état on l'abandonne,  
 Hélas, dit-il, ne voyant plus personne,  
 On me fuit, pauvre que je suis,  
 Tout riche que j'étois je n'eûs donc point d'amis.

---

 FABLE XIX.

*Le Cerf & le Fan.*

**U**n Fan considérant son pere,  
 Vous êtes, disoit-il, bien plus fort que les chiens,  
 Et si vous vouliez, je soutiens  
 Que vous leur feriez bonne guerre.  
 Leur front n'est pas comme le vôtre armé.  
 Vous êtes bien d'une autre taille.

Hé pourquoi donc êtes vous allarmé  
 Aux aboimens d'une telle canaille?  
 Ah! ne m'en parles pas, dît le Cerf tout honteux,  
 Je voudrois bien, puisqu'il faut te le dire,  
 Demeurer ferme devant eux;  
 Mais malgré moi, je me retire.  
 Je ne puis changer sur ce point;  
 Et j'aurai peur toute ma vie.  
*La peur est une maladie  
 Que la raison ne guérit point.*

---

 FABLE XX.

*Les Lièvres & les Grenouilles.*

**Q**uoi! toujours vivre dans la crainte?  
 Difoit un Lièvre aux autres assemblés;  
 Toute vigueur parmi nous est éteinte,  
 Et nous passons pour des écervelés.  
 Nous fuyons sans qu'on nous poursuive.  
 Point de repos, partant point de plaisir.  
 Être toujours sur le qui-vive,

Ce

Ce n'est point vivre, il vaudroit mieux mourir.  
 Quant-à-moi si fort je m'ennuie,  
 De cette misérable vie,  
 Que je suis résolu de me donner la mort.  
 Je vous crois prêts, Amis, de fuivre tous mon sort.  
 Ne tardons point, allons à la rivière  
 Nous jeter tous la tête la première.  
 C'est une affaire d'un moment.  
 Marchons, je ferai votre guide.  
 Tous sans dire un seul mot, le suivent tristement.  
 On n'avoit jamais vû cette troupe timide,  
 De mémoire de Lièvre, aller si lentement.  
 Ils approchoient des bords d'une eau marécageuse.  
 Grenouilles s'ébattoient alors  
 Sur ces bords;  
 Autre race encor plus peureuse.  
 Et de sauter, & vite de chercher  
 Le fonds de l'eau pour se cacher.  
 Mes Lièvres redressent l'oreille,  
 Mes amis, dit leur chef, puisqu'on a peur de nous,  
 Il faut nous consoler, & je vous le conseille,  
 Allez-vous en chacun chez vous.

FABLE

## FABLE XXI.

*La Poule & le Renard.*

**A** se montrer benins & doucereux  
 Les méchans savent se contraindre;  
 Mais c'est alors qu'ils font le plus à craindre.  
 Une Poule étoit sur ses œufs;  
 Un Renard vint la voir. Comment va ma Commere?  
 Lui dît-il d'un ton gracieux.  
 Si vous étiez, dit-elle, un peu plus loin, Compere,  
 Je me porterois un peu mieux.

## FABLE XXII.

*L'Aigle & la Tortue.*

**Q**u'il est beau de voler! dît un jour la Tortue  
 A l'oiseau de Jupiter.  
 Je n'ai pas fait quatre pas je fue.  
 Si vous pouviez m'apprendre à cheminer par l'air!  
 Je crois pour moi que le plus difficile

Est

FABLES CHOISIES.

13

Est de savoir bien d'abord

Prendre l'essor

Et si j'étois assez agile,

Pour sauter quatre piés, je vous les sauterois;

L'air seul me soutiendrait après.

L'Aigle voulant rire de sa sottise,

Oui-da, dit-il, d'un ton plein de franchise,

Si vous pouviez sauter, vous voleriez bientôt.

Mais je fais un moyen facile

De suppléer à ce défaut.

C'est que je peux moi-même en haut

Vous élever à plus d'un mille,

Et vous laissant ensuite en liberté,

Vous planerez à votre volonté.

C'étoit, dit-elle, mon idée;

Le secret est bien inventé.

Aussitôt fait que dit; & la voila guindée.

Oh! quel vaste pays! je pense voir déjà

Le Monomotapa.

Laissez moi planer, je vous prie.

Je le veux bien; planez ma-mie,

Dit l'Aigle, en la laissant aller;

Et l'insensée alla tout droit par l'air

C

Tomber

Tomber sur une pierre, & guérir sa folie.

Le Proverbe est bien vieux, il n'en est pas  
moins beau :

*Que chacun reste dans sa peau.*

---

FABLE XXIII.

*Le Pâtre & les Laboureurs.*

**L**es discours d'un menteur, quand même ils  
seroient vrais,

Ne méritent point de créance ;

Du moins on ne les croit jamais,

Non, vous dis-je, jamais ; c'est un fait que j'avance ;

On ne dispute point des faits.

Mettons pourtant la chose en plus grande évidence.

Un Pâtre s'ennuyoit auprès de ses moutons,

Et ne trouvant rien de meilleur à faire,

De tems en tems pour se distraire,

Il répandoit l'allarme aux environs.

Dans le moment que tout étoit tranquille,

Il se mettoit à crier tout d'un coup,

Au

Au Loup, camarades, au Loup.

On l'auroit entendu d'un mille.

Et quand les Laboureurs par ses cris étonnés,  
Venoient à son secours, il se mettoit à rire,  
Et les renvoyoit tous avec un pié de nés;

Ils s'en alloient honteux & sans rien dire.

Mais un beau jour enfin le Loup vînt tout de bon.

Et mon Pâtre avoit fû si bien se contrefaire.

Qu'il ne pouvoit crier plus haut qu'à l'ordinaire.

Il s'étouffoit, au Loup! au Voleur! au Larron!

Personne ne bougea; le Loup fît son affaire.

Tous les Manans faisoient les fins matois,

Et se disoient l'un à l'autre: Compere

On ne m'attrappe pas deux fois.

## FABLE XXIV.

### *Les Grues & les Oies.*

Un jour un régiment de Grues

Avec un gros parti d'Oisons,

Se ruoient dans les champs sur les herbes mentues,

Tant qu'ils auroient enfin ruiné les moissons.

De villageois une troupe allarmée,  
Vint les armes en main fondre sur cette armée;  
La Grue au corps leger ne les attendît pas;  
Toutes au même instant loin de là s'envolèrent.

Mais les Oïsons & plus lourds & plus gras,  
Pour les gages y demeurèrent.

Dans ce monde il est plus d'un cas,  
Où le pauvre aisément se tirera de presse

Tandis que ceux que la fortune engraisse,  
Y laisseront la plume, ou n'en sortiront pas.

## FABLE XXV.

*La Mule.*

Un sot dans la prospérité  
Est prompt à s'oublier par un orgueil extrême;  
Il n'a plus son égal. La seule adversité  
Peut le rappeler à lui-même.

Ayant un jour mangé son foin,  
Certaine Mule au jeûne accoutumée,  
Disoit, secouant son licou,  
Me voilà toute remplumée.

Ce

Ce bon repas me met la joie au cœur.  
Je sens renaître ma vigueur,  
Ce noble feu que j'ai par ma naissance,  
Et qu'avoit presque éteint la cruelle indigence.  
Enfin je revis. A ces mots  
Elle essaya deux où trois sauts.  
Voilà ce qui s'appelle être agile & legere;  
Je crois que feu Monsieur mon pere  
Devoit être un fier animal;  
C'étoit sans-doute un vigoureux cheval.  
Sa belle-humeur ne dura guere.  
Le lendemain n'ayant que l'ordinaire,  
C'est-à-dire un peu d'herbe avec un peu de son,  
Triste, & sans force, elle changea de ton.  
Il est tout clair, dit-elle, qu'on me traite  
Moins noblement qu'une vieille Mazette,  
Hier j'avois perdu l'esprit,  
Je me vantois d'une noble origine,  
Je me disois de race chevaline;  
Mais mon pere n'étoit qu'un Ane que Dieu fit,



## FABLE XXVI.

*Les quatre Taureaux & le Lion.*

Quatre Taureaux avoient ensemble fait  
 Ligue offensive & défensive.  
 Qu'un de nous, dirent-ils, ait toujours l'œil au guet  
 Il nous avertira si le Lion arrive.  
 Il arriva. Nos champions  
 Se rangent bien vite en bataille;  
 Ils auroient fait trembler le plus fier des Lions.  
 Quoi donc, dit celui-ci, je crains cette canaille?  
 Comme je suis venu faut-il que je m'en aille?  
 Oh, Messieurs les Taureaux, nous vous diviserons.  
 Il avance deux pas, il recule de quatre,  
 Il revient & s'enfuit. Voilà mes étourdis  
 A le pourfuirre; & presque sans combattre  
 Ils sont l'un après l'autre pris.  
 Tous quatre sont couchés sous la griffe du Sire.  
 N'attaquez point les forts ensemble réunis;  
 Divisez les; vous pourrez les réduire.

FABLE

## FABLE XXVII.

*Le Loup & la Brebis.*

Un Loup par les chiens étrillé,  
Mais étrillé de bonne forte,  
Le dos sur l'herbe étoit écarquillé,  
Ne remuant non plus que bête morte.  
Il apperçoit sur les bords d'un ruisseau  
Une Brebis qui broutoit l'herbe tendre ;  
Et d'une voix qu'apeine elle pouvoit entendre,  
Ma fille, lui dit-il, apportez moi de l'eau.  
Je ne puis faire un pas pour en chercher moi-même,  
Et je me sens brulé par une soif extrême ;  
Vous m'arracherez au tombeau.  
Désalteré par votre bon office,  
Je pourrai manger un morceau.  
Oui-dà, dit-elle, aux dépens de ma peau,  
Elle n'est pas à ton service.  
Quelque simple pourroit donner dans ce panneau ;  
Mais tu ne m'y tiens pas, l'imprudence est un vice,  
Que j'évite surtout quand je vois ton museau.

## FABLE XXVIII.

*La Corneille & le Mouton.*

**T**ranquillement sur le dos d'un Mouton  
 Une Corneille étoit perchée,  
 A bequeter son épaisse toison,  
 Elle s'étoit par malice attachée.  
 Vas-t-en plutôt peigner ce Chien,  
 Lui dit la bête porte-laine,  
 Il saura mieux que moi te payer de ta peine,  
 Je le fais, reprit-elle, & tu ne m'apprens rien,  
 Cet animal n'a point de patience,  
 Il faut s'accommoder aux gens;  
 Dans leur malice, les méchants  
 Ont une espece de prudence.

## FABLE XXIX.

*Le Lion & la Chevre.*

**U**n Lion cherchant à manger,  
 Vit une Chevre au haut d'une roche escarpée,  
 Ma fille, lui dit-il, vous vous êtes trompée,  
 Vous

Et vous ne pouvez pas rester là sans danger.  
 Vous comptiez y trouver quelque bon pâturage.

J'ai vu l'endroit, & je le connois bien,

C'est un roc qui ne produit rien.

Croyez moi, vous feriez plus sage  
 De venir paître avec moi dans ce lieu,

C'est la plus charmante prairie.

Quant-à-moi, s'il plaisoit à Dieu,

J'y passerois toute ma vie.

Ce n'est que Thim, ce n'est que Serpolet,  
 Hum! que cela sent bon! quelle odeur agréable!

Nous aurons bien assez de ce méts delectable

Pour moi, pour vous, & pour votre biquet.

La Chevre jusqu'au bout ayant voulu l'entendre;

Voilà, dit-elle, un point que je ne puis comprendre,

Et j'ignorois encor que Monsieur du Lion

D'Herbes ainsi que nous fît la réfection.

Sans votre avis je comptois bien descendre;

Mais j'attendois que vous n'y fussiez pas.

Montez là-haut je descendrai là-bas.

Ce monde en conseillers foisonne.

Ne suivez pas toujours un avis qui vous plaît,

Souvent celui qui vous le donne,

N'y cherche que son intérêt.

## FABLE XXX.

*Les deux Grenouilles.*

**P**ar ses ardeurs immodérées  
 Le Soleil d'un marais avoit tari les eaux.  
 Les Grenouilles désespérées  
 Restoient à sec au milieu des roseaux.  
 La République croassante  
 N'avoit point éprouvé de besoins si pressans,  
 Plusieurs mouroient; les autres dans l'attente,  
 Faisant contre le sort des efforts impuissans,  
 Trainoient dans le Limon leurs membres languissans.  
 Une alors s'avisa de dire à sa compagne,  
 Allons, ma sœur, chercher d'autres climats,  
 Peut-être bien que nous ne mourrons pas.  
 Et les voilà toutes deux en campagne.  
 Elles passent des prés, & puis des champs, & puis  
 Elles font rencontre d'un puits.  
 Je vois de l'eau, dit la première,  
 Sautez dedans; je vous suivrai ma sœur.  
 L'autre du puits voyant la profondeur,  
 Et faisant deux pas en arrière,

Je

Je sauterai, dit-elle, la dernière;  
 Mais si vous me croyez, nous ne sauterons point.  
 Entrer là dedans est un point,  
 Qui me paroît assez facile,  
 Mais si cette eau vient encor à tarir,  
 Nous y serions plus de dix mille  
 Qu'il nous faudroit y rester & mourir.

---

 EPILOGUE.

à MR. \* \* \*

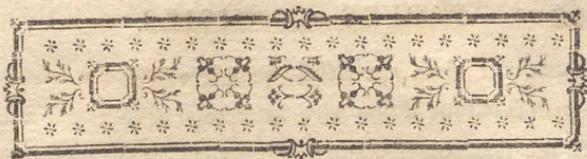
**T**oi dont l'habile main que guide le génie  
 Au marbre le plus dur semble donner la vie,  
 Tu ne t'étonnes pas qu'aux montagnes, aux bois,  
 Je donne dans mes vers l'usage de la voix.  
 Tout cela n'est, dis-tu, que fiction, que fable;  
 Mais croiras-tu dumoins le débat singulier  
 Qui s'est ému n'aguere en ton propre atelier.  
 Ecoute de ce fait l'histoire véritable.  
 Les dieux & les héros que ton ciseau forma,  
 Entrerent en discours un jour en ton absence;  
 Un Apollon plein d'éloquence  
 Fût le premier qui Pentama.  
 Mes amis, leur dit-il, pouvons nous davantage,  
 De ces deux Blocs souffrir le voisinage.  
 (Car deux Blocs de marbre étoient là.)  
 Vrai-

Vraiment, dit Mercure, voilà  
 Ce qui depuis long-tems me mettoit en colere;  
 Mais ne sachant pas trop comment  
 On prendroit mon emportement,  
 J'avois résolu de me taire.

Oui, c'est bien nous marquer un souverain mépris,  
 Surtout à moi des Dieux le maître,  
 Dit Jupiter, que de nous mettre  
 A côté de deux Blocs sans figure & sans prix.  
 J'enrage, dit Hercule, & ma foi de Statue  
 Je m'en vais les briser de deux coups de massue.  
 Tout furieux comme il l'étoit,  
 Peut-être bien qu'il l'auroit fait.  
 Mais tu survis, & ta présence  
 Les fit rentrer dans le silence.  
 Sur ces Blocs tu fixes les yeux,  
 Et tu vas accomplir leur destin glorieux.  
 Les premiers traits que ta main leur imprime,  
 Ne respirent que le sublime.

On reconnoit déjà la douce majesté,  
 Graces, Vertus, Grandeur, Humanité,  
 C'est THEODORE enfin, c'est la Princesse AUGUSTE.  
 Confus à leur aspect les Héros & les Dieux,  
 Leur rendent à l'envi l'hommage le plus juste,  
 Depuis le moindre petit buste,  
 Jusqu'à ce Jupiter foi-difant Roi des cieux.





## LIVRE SECOND.

### PROLOGUE.

**D**ans les sentiers que m'ouvroit la Physique,  
Je recherchois la matiere électrique,  
Quand Apollon tenant sa lyre en main,  
De son archet vint me frapper soudain.  
Suis-moi, dit-il; je le suis en silence;  
Au sacré mont à grand pas il s'avance.  
Nous arrivions; je croyois y monter;  
Mais tout au bas il me fait arrêter.  
Mortel, dit-il, c'est moi qui veux t'apprendre  
Bien plus encor que tu n'oses prétendre.  
Tu vas sentir à quel point j'ai porté  
L'effet puissant de l'Electricité.  
Mais ne crains rien; cet effet admirable  
N'est point nuisible; il n'est que profitable.  
Il faut d'abord te défiller les yeux.  
Apperçois-tu ce qu'enferment ces lieux?

Touchant

Touchant alors ma débile paupiere  
Et m'éclairant d'une vive lumiere,  
Il me fait voir l'appareil effrayant  
De ce grand coup qu'on nomme *Foudroyant*.  
Quel appareil! quelle énorme machine!  
Des deux sommets de la double colline,  
Descend en bas un immense cordon  
Qui tient en l'air au-dessus du vallon  
Un *Conducteur* de plus de cent coudées  
De lames d'or artistement foudées.  
Par un gros fil de ce riche métal,  
Au-lieu de *Globe* un *Disque* de Cristal  
Transmet ce feu qu'on appelle *Electrique*;  
C'est, dît le Dieu, le vrai feu poétique.  
Or de ce disque admire la grandeur;  
Son Diametre a vingt piés de longueur.  
Je n'ai rien vû de pareil, je l'avoue,  
Mais qui peut, dis-je, ébranler cette roue  
Qui semble avoir vingt toises de rayon,  
Se tourne-t-elle à force de bras? non,  
Reprit le Dieu, c'est le cheval Pegase . . . .  
Il n'avoit pas encor fini sa phrase,  
Quand le coursier brillant comme le jour

Entre



Entre à mes yeux dans le vaste coutour  
De cette roue, & secouant la tête,  
Au premier signe à marcher il s'apprête.  
A ce signal qui ne le trompe pas,  
Il se deméne, & marchant à grands pas,  
Sans avancer, & fans changer de place  
Il met en jeu cette pesante masse.  
Dépêchons nous, me dît Phébus alors,  
De l'Hypocréne approchons nous des bords.  
Plonge une main dans l'eau de la fontaine,  
Et porte l'autre à cette longue chaine  
Qui jusqu'à toi descend du *Conducteur*.  
Point du tout, dis-je, excusez-moi Seigneur.  
Je fais déjà de certaine science  
Le bel effet de cette expérience.  
Ici bien fou qui voudroit l'essayer,  
Je ne veux pas me faire foudroyer.  
Pour te guérir de ta terreur panique,  
Rendons, dit-il, la séance publique,  
Peut-être bien feras-tu sans effroi  
Ce que feront des hommes comme toi.  
Il dit : je vîs en même tems paroître  
Nombre de gens que je ne pûs connoître,

D'un

D'un certain air au-dessus de l'humain,  
En demi-rond se tenant par la main.  
Je crus pourtant sans trop de certitude  
En connoître un dans cette multitude,  
Et le montrant, dites-moi, s'il vous plaît,  
C'est des Billons, demandai-je: oui, ce l'est,  
Me dît le Dieu; que cela ne t'étonne  
Dans ce grand nombre il n'est, je crois, personne  
Qui de renom ne te soit bien connu,  
Et qui parfois ne t'ait entretenu.  
Voici leurs noms: le premier c'est Homere,  
Il tient Virgile, & Virgile, Voltaire.  
Tu vois le Dante, & le Tasse, & Milton.  
Quant au suivant, quoiqu'il soit fou, dit-on,  
Il s'est pourtant logé sur le Parnasse,  
Et je ne peux le chasser de sa place.  
Qui le pourroit? Son Rolland furieux  
Feroit trembler le roi même des dieux.  
Gresset le fuit, lui dont la Muse aisée  
Unit si bien la rime & la pensée.  
Voilà Sophocle, & ce fameux Normand  
Qu'avec justice on surnomme le grand,  
Le grand Corneille. Euripide & Racine.

Tu

Tu vois Esope à la grotesque mine,  
 Mais à l'esprit si sublime & si fin,  
 Qu'à des Billons il doit donner la main,  
 Le suivant Phédre; & ce Jean la Fontaine  
 Aux vers naïfs & qui coulent sans peine;  
 On dit bien vrai, quand on dit celui-là  
 N'a point d'égal & jamais n'en aura.  
 Reconnois-tu cette grise calotte?  
 C'est du Cerceau qui repousse la Motte.  
 Tu vois Horace, Anaéon, Rousseau,  
 Juvenal, Perse, & le mordant Boileau,  
 Aristophane, & Terence, & Moliere,  
 Et Fontenelle, & Rabin, & Vaniere.  
 Voilà Gefsner. Les suivans sont Germains.  
 Mais il est tems que tu donnes les mains.  
 Veux-tu grossir cette nombreuse liste?  
 Choisis, veux-tu devenir fabuliste?  
 Donnes les mains à Jean & des Billons.  
 Sire Apollon, j'estime fort vos dons;  
 Mais excusez, je crains trop la secousse.  
 Tu crains? dit-il; aussitôt il me pousse

Droit dans la foule, & tout au même temps  
 Je fens le coup, & tombe sur les dents.  
 Je me releve; & qu'on n'aille pas dire,  
 Que tout ceci n'est qu'un conte pour rire.  
 Car je n'aurois, sans ce prodige là,  
 Jamais écrit les fables que voilà.  
 Admirez donc comment se communique  
 Ce feu subtil, cette ardeur poétique.  
 Mais le lecteur mieux que moi jugera,  
 Si c'est sur Jean qu'Apollon me poussa.



## FABLE I.

*Les Abeilles & leur Maître.*

**I**l étoit un essain d'Abeilles

Habitant d'un petit jardin.

Leur maître en étoit fou ; car c'étoit un essain  
Qui valoit un trésor. Il faisoit des merveilles.

Il arriva qu'un beau jour de printems,  
Les Abeilles & l'Homme allèrent tous aux champs,

Un voleur attendoit cette heure.

Il entre par un trou : des pauvres bestions (\*)

Il va ravager les rayons.

Il enlève leur miel, renverse leur demeure.

Qui fut bien affligé ? le Maître, quand il vint

Et quand il vît ce bel ouvrage.

Des voleurs, des méchans, de lui-même il se plaint.

Comment réparer ce dommage ?

Il relève la Ruche ; il y fait de son mieux.

D 2

Mais

(\*) La Fontaine I. 3. f. 8.

Mais le prenant pour l'auteur du ravage,  
Son cher essain devenu furieux,  
Vient se jeter sur lui, sur ses mains, sur ses yeux.  
Il le pique partout, au visage, aux oreilles;  
Ah pécores, dit-il, ah méchantes Abeilles!  
Moi, votre maître, moi qui vous loge & nourris,  
Au tort qu'on vous a fait lorsque je remédie,  
Vous en voudriez à ma vie?  
De mes soins voilà donc le prix!  
Aux maux d'autrui pour apporter remède,  
Il faut penser à bien choisir son tems,  
Et ses gens.  
Mal-à-propos si vous donnez votre aide,  
Ne consultant que votre cœur,  
Elle tourne à votre malheur.



## FABLE II.

*L'Ane sauvage, & l'Ane domestique.*

**L**'Ane sauvage, & l'Ane domestique,

Celui-ci gras, poli; celui-là maigre, étique,

Païssoient; non pas au même râtelier;

Mais dans un prè l'animal familier,

Et l'autre dans un bois antique,

En son petit particulier.

Or en cheminant, le sauvage

Apperçût l'autre au travers du feuillage,

Se démenèr sans crainte, & sans fouci,

Au milieu de l'herbe nouvelle.

Hélas, dit-il, que sa fortune est belle!

Il mange tant qu'il veut; & moi je jeûne ici.

J'ai peur de l'Homme; devant lui

Je n'ai jamais osé paroître.

J'ai tort: car je vois aujourd'hui

Que l'Homme est un assez bon maître.

Je quitte les bois; c'en est fait;

Avec ce bien-heureux baudet  
 Tâchons de faire connoissance.  
 Il dit, & vient: Mais pendant qu'il s'avance,  
 L'Homme se met à charger son Grifon,  
 Tant que c'étoit pitié: puis à coups de bâton  
 Il réveille son indolence.  
 Qu'est-ce donc que cela? dit notre sauvageon,  
 Mon ami, si c'est là ta vie,  
 Je ne te porte plus envie:  
 Ton embonpoint, & ta grosse fanté  
 Ne valent pas ma liberté.

---

 FABLE III.

*Le jeune Rat.*

**N**'étant jamais sorti du lieu de sa naissance,  
 Un Raton né dans un panier  
 N'avoit du monde aucune connoissance,  
 Et non pas même du grenier  
 Où Messieurs ses parents faisoient leur résidence.  
 Jusque-là content de son sort,

FABLES CHOISIES. 55

Il avoit crû chose inutile  
 D'aller chercher fortune hors de son domicile.  
 Il ne manquoit de rien; Mais devenu plus fort,  
 Desir le prit de savoir si la terre,  
 Dont il avoit entendu quelque bruit,  
 S'étendoit de beaucoup plus loin que son réduit.  
 De voyager il se fait fête;  
 Mais d'abord de son gîte il ne sort que la tête;  
 Et tout d'un coup ébloui du grand jour,  
 Il rentre, il fait encor un tour,  
 Et pour ce périlleux voyage,  
 Il tâche à s'armer de courage.  
 Bref, il fort tout-à-fait. Et sur le Galetas  
 Jettant un œil curieux & timide,  
 Le monde est grand, dit-il, ne nous égarons pas.  
 Pour faire mieux, j'aurois dû prendre un guide.  
 De quel côté porterai-je mes pas?  
 Voyons d'abord ce que je vois là-bas.  
 Vraiment c'est de la victuaille,  
 Voilà dequoi faire ripaille.  
 (C'étoient des fruits, des noix; & pour Messieurs  
 les rats

D'autres mêts aussi délicats.)

Je croyois que mon trou valoit seul tout le monde.

J'étois fort, à n'en pas mentir;

Et j'ai fort bien fait de sortir.

Tous les jours par ici je veux faire ma ronde.

Ainsi presque tout citadin

Qui n'est jamais sorti de sa ville natale,

Croit que tout le reste n'est rien,

Et qu'il n'est ailleurs aucun bien,

Ni même dans la Capitale,

Que son pays n'enferme dans son sein.

FABLE IV.

*Le Milan & le Villageois.*

**U**n Milan poursuivoit de près

Une fugitive Colombe;

Dans ce moment lui-même il tombe

Dans les filets.

Rien ne lui sert de se débattre.

Envain pour les briser fait-il le diable à quatre;

Du

Du Villageois qui les avoit tendus,

Ses cris font bientôt entendus,

Il accourt aussitôt le prendre.

Hélas, dit-il, ne pouvant se défendre,

Permettez-moi de dire un mot sans plus.

A me tuer qui vous engage?

Je ne vous ai point fait de mal.

Non; mais, dit le Manant, ce petit animal

T'en avoit-il fait davantage?

## FABLE V.

*Le Mari malade, sa femme, & la Mort.*

Un homme se mouroit; sa femme échevelée

Pouffoit des cris, & faisoit des éclats,

Qui convenoient en pareil cas.

Rien ne reconfortoit la pauvre désolée.

O Mort, s'écrioit-elle, ô trop cruelle mort!

Ne m'abandonnes pas à mon malheureux fort.

Tu frappes l'innocence aussi-bien que le crime;

Tu veux me ravir mon époux.

D 5

Ah

Ah s'il te faut une victime,  
 Me voilà prête à tomber sous tes coups.  
 La mort entend cette bravade.  
 Elle vient; mais la femme en montrant son mari,  
 Ce n'est pas moi qui suis malade;  
 Tenez, dit-elle, le voici.

---

 FABLE VI.

*L'Ane, le Singe, & la Taupe.*

**M**âitre Bertrand, & Maître Alliboron

Avec la Taupe leur amie,  
 Etoient au coin d'une prairie  
 En grande conversation,  
 Faisant mainte reflexion  
 Sur les miseres de la vie,  
 Et se plaignant de leur condition.  
 J'ai, disoit le Baudet, la force & le courage,  
 Et mon grand cœur ne peut digerer un affront;  
 Mais il me manque un avantage,  
 C'est d'avoir des cornes au front.

Le

Le Cerf en a: pour les pareilles,  
 Je me ferois couper les deux oreilles.  
 Pour moi, repartit le Magot,  
 Je passe, Dieu-merci, pour n'être pas un sot.  
 J'ai fait même des tours de science profonde,  
 Dont il est parlé dans le monde.  
 Mais je n'ai point de queue, & j'en suis tout confus.  
 Hé, Messieurs, dit la Taupe, en quelle conscience  
 Pourriez vous murmurer contre la providence?  
 Voyez ce qui me manque, & ne vous plaignez plus.  
 Ce qui me manque, c'est la vue,  
 Et si je ne l'ai point perdue.  
 Je suis aveugle née, & dans le plus grand jour,  
 J'y vois autant que dans un four.  
 Mais n'est-il point d'autres maux que les nôtres?  
 Il en est de plus grands; pourquoi nous plaignons  
 nous?  
 Notre sort nous semblera doux,  
 Si nous le comparons avec celui des autres.



## FABLE VII.

## Le Loup &amp; le Porc-épic.

Un Loup crevant de faim, & cherchant aventure,  
Fît rencontre d'un Porc-épic.

Voilà, dit-il, une bonne capture,

Mais par quel bout le prendre? c'est le *Hic*.

Il faut user de Stratagème.

Parlons lui poliment. Ma surprise est extrême,

De vous voir ainsi tout armé.

Tandis que sur toute la terre

Regne la douce paix, un nouveau bruit de guerre,

Seigneur, vous a-t-il allarmé?

Votre grand cœur trouve-t-il tant de charmes

Dans les travaux guerriers, dans les sanglans combats,

Qu'il vous faille damoins quand vous n'en livrez pas,

Vous consoler par le poids de ces armes?

Vous accablez vos membres délicats.

Mais, Seigneur, après la victoire,

On voit les plus braves Soldats

Se désarmer, & jouir de leur gloire.  
 Vas chercher, dit le Porc, quelque sot pour te  
 Et n'attens pas que je mette armes bas.  
 Non, de tes trahisons j'ai trop bonne mémoire,  
 Je connois ta malice noire,  
 Ton doux parler ne m'é surprendra pas.  
 Tandis qu'un ennemi nous reste sur la terre,  
 Soyons armés; c'est pour nous tems de guerre.

FABLE VIII.

*Le Cheval malade & le Chien.*

Ayant mené joyeuse vie,  
 Un Cheval devint vieux, & fût  
 Malade de la maladie  
 Dont il mourût.  
 Un Chien de race carnacièrè  
 Qui n'attendoit que son heure dernière  
 Pour se repaître de sa chair,

Vint

62 FABLES CHOISIES.

Vint le voir, & lui dît, mon cher,  
Je suis fâché de te voir si malade.  
Comment cela va-t-il? ma foi, mon camarade,  
Cela ne va pas bien, répondit l'autre, mais  
Cela va mieux encor que tu ne le voudrois,  
Un avide héritier vous obsède sans cesse,  
Le moindre mal, sur votre sort  
Paroît allarmer sa tendresse;  
Mais il n'attend que votre mort.

---

FABLE IX.

*Le Berger & son Chien.*

Sur son chien qu'il croyoit fidele  
Guillot comptoit pour garder son troupeau,  
Des chiens à son avis il étoit le modele,  
Sobre, fort, vigilant, deplus bien-fait & beau.  
Mais on se trompe à l'apparence;  
Le crime se cache souvent  
Sous les dehors de l'innocence.  
Et Guillot y fut pris, nous allons voir comment.  
Loin

Loin des Moutons, qu'il conduisoit en maître,  
Son chien tenoit les Loups. Ils n'osoient plus  
paroître.

Plus de combats pour lui: de-là Poisiveté  
Fît naître en son esprit de mauvaises pensées.

Comme il se rapelloit ses prouesses passées,  
Une chose piquoit sa curiosité.

Quel attrait si puissant au péril de leur vie,  
Attiroit des forêts les Loups dans la prairie?

Il faut que le Mouton, se dit-il, soit pour eux  
D'un goût bien savoureux.

Pour s'éclaircir du fait point de meilleur Système,

Que d'éprouver enfin lui-même  
Si le Mouton  
Etoit bon.

Il prend son tems pour faire en assurance,  
Cette nouvelle expérience.

Une fois, disoit-il, sans plus, & puis jamais.

Le drôle fut si content du succès,

Qu'il se feroit fait conscience

De ne pas repeter; & tant il repeta,

Qu'enfin Guillot, qui ses moutons compta,

De ses beaux faits eût quelque défiance;

Et

Et l'épiant, il le surprit  
 Un beau jour en flagrant délit.  
 L'hypocrite à cette surprise,  
 Lâchant sa proie, eût encor la sottise  
 De croire que Guillot ne se doutoit de rien,  
 Et s'en vint faire le bon chien.  
 Oui-dà Pendant, dit guillot en colere,  
 Vieux Coquin, race de Vipere,  
 Pour les manger, nous te les donnerons  
 Nos Moutons.  
 Tu mourras. Mais Hélas, mon maître,  
 Vous me prenez donc à ce coup  
 Pour un Loup.  
 Pour un Loup, non ; mais pour un traître,  
 Reprit Guilloit, mes ennemis les Loups  
 Se déclarent pour tels, c'est la faim qui les guide ;  
 Mais apprens qu'un ami perfide  
 Est l'ennemi le plus méchant de tous.



## FABLE X.

*Le Brochet.*

**U**n Brochet, le roi des Brochets,  
Au sein d'une riviere immense  
Regnoit avec pleine puissance  
Sur un grand peuple de sujets.  
Mais non content de sa fortune,  
(L'ambitieux l'est-il jamais?)  
Il formoit de vastes projets.  
Il n'est point, disoit-il, d'empire sous la Lune  
Étroit, borné, comme le mien.  
Surtout en large, ce n'est rien.  
Moi qui me sens né pour la gloire,  
Et pour être un grand potentat,  
Puis-je me contenter d'un si petit état,  
Que je peux traverser d'un seul coup de nageoire.  
Allons regner sous un autre climat.  
Seigneur Saumon, si j'ai bonne mémoire,  
Qui voyageoit n'aguere entre ses bords,  
Me disoit en parlant de la Mer, de ses ports,  
E Qu'el-

66 FABLES CHOISIES.

Qu'elle étoit, & je puis le croire,  
Plus grande infiniment que la Seine & la Loire.  
Et qui peut m'empêcher de ranger sous ma loi  
Les habitans du maritime empire?

En est-il un plus fort que moi?  
Ne le savent-ils pas? cent bouches peuvent dire  
Que j'étois craint dans ce canton,  
N'étant encor que Brocheton.

Il dit, & dédaignant du fleuve l'onde pure,  
Plus vite que le trait, le conquérant nouveau  
Aux flots salés va chercher son tombeau.

Un Loup marin le trouve à l'embouchure,  
Il le happe à l'instant, & n'en fait qu'un morceau.  
Ambition du repos ennemie,

Quels maux tu ferois ici-bas!

Si la folie

Ne t'accompagnoit pas.



FABLE

## FABLE XI.

*L'Ane verd.*

Un homme avoit un Ane; il se mit dans la  
tête

De peindre en verd la pauvre bête,

Qui pour le coup perdit son nom

De Grifon.

Il le menoit de rue en rue.

Ce spectacle d'abord attira la cohue,

Filles, Garçons, Vieillards, Enfans,

Tous s'attroupoient autour des hommes gens.

(J'entens le Baudet & son maitre.)

On s'écrioit en les voyant paroître,

Ah qu'il est beau l'Ane verd! mais au bout

De quelques jours, il ne vint plus personne.

Les badauts, disoit-on, que ce spectacle étonne!

Ce n'est qu'un Ane, & puis c'est tout.

Voilà l'homme; il s'étonne, & bientôt il méprise

Ce qui d'abord a causé sa surprise.

## FABLE XII.

*La Grenouille & le Lion.*

**U**ne Grenouille croaffoit  
 Si bien & beau qu'elle rompoit la tête,  
 Et qu'un Lion qui l'entendoit  
 Crût que c'étoit quelque terrible bête.  
 Quelle gueule! dit-il, & quel cri menaçant!  
 De tous côtés portant la vue,  
 Il apperçoit enfin l'animal croaffant.  
 Ce Bestion, dit-il, a peine se remue,  
 Et par ses cris a pu m'arrêter un instant.  
 Il avance à ces mots, & l'écrase en passant.  
 Ainsi périt la chetive pécore,  
 Sans savoir comment ni pourquoi.  
 Tant il est dangereux, personne ne s'ignore  
 D'épouvanter plus fort que soi.



## FABLE XIII.

*Le Villageois & la Fortune.*

**U**n villageois en fouillant dans la terre,  
Trouva, ce qu'on ne trouve guere,  
Force louis, & force écus,  
Bon or, & bon argent. Il se jette dessus,  
Ne pensant nullement à dire à la Fortune.  
Un petit mot de grand-merci.  
Il fait son unique souci  
De dérober cet or, à la vue importune  
De ses voisins, de ses parens,  
Et de ses plus chers confidens.  
Il l'enfouit, c'est le mieux qu'il fait faire,  
Mais les voleurs découvrirent le trou,  
Et vous laisserent sans un sou  
La place nette au pauvre Here,  
Il en pensa devenir fou.  
O Fortune, dit-il, ô Fortune barbare!  
Cruelle, inconstante, & bizarre!

Autres semblables complimens  
 Lui faisoit-il. Mais la bonne déesse  
 Lui dit, pourquoi tous ces emportemens?  
 Faut-il donc que je m'intéresse  
 A ton bien,  
 Tout comme si c'étoit le mien.  
 M'as-tu dit grand-merci, quand tu chargeois tes  
 poches  
 De cet or? pourquoi donc me fais-tu des reproches?  
 Je ne t'ai rien donné; je ne t'enleve rien.

---

 FABLE XIV.

*La Tulipe.*

**P**our conserver avec grand soin  
 Chose qui plaît à tout le monde,  
 Cherchez lui s'il se peut une cache profonde,  
 Ou ne la montrez que de loin.  
 Par un exemple appuyons ce principe.  
 Un Amateur avoit la plus belle Tulipe.  
 Mais bien plutôt, disoient les Amateurs,  
 C'étoit la plus belle des fleurs.

Tous

Tous l'admiroient, tous entroient en extase,  
Et sur ses qualités chacun disoit sa phrase.

Elle a, dit l'un, les plus vives couleurs;  
Vives, reprend un autre, & surtout bien tran-  
chantes;

Et ce Calice, il est d'une grande beauté.  
La tige est droite & forte; on ne voit à côté,  
Que de maigres Cayeux, & que têtes penchantes.

Un seul restoit, ne disant rien:  
Il n'en pensoit pas moins, comme c'est l'ordinaire;

Et par le fait, il montra bien  
Que la Tulipe avoit le talent de lui plaire.

Par un habile coup de main,  
Il la planta dans son jardin.

FABLE XV.

*Le Bœuf & la Genisse.*

L'heureux, dont l'arrogance extrême  
Se rit des misères d'autrui,  
S'il devient malheureux lui-même,



Mérite-t-il qu'on ait pitié de lui?  
 La Genisse & le Bœuf n'avoient tous deux qu'un  
 maître;  
 Le long du jour, tant qu'il pouvoit durer,  
 Le Bœuf étoit à labourer,  
 Et la Genisse étoit à pâtre.  
 Si bien que sans reflexion  
 Sur ce qui lui devoit arriver dans la suite,  
 Fiere de sa condition,  
 La forte s'en fit un mérite,  
 Et marquoit à son compagnon  
 Plus de mépris, que de compassion.  
 Mais vint le jour du sacrifice;  
 Le laboureur, pour victime à ses dieux,  
 Ne choisit point le Bœuf laborieux,  
 Mais il y destina l'indolente Genisse.  
 Voilà donc, dit le Bœuf, où te conduit enfin  
 Ce funeste repos dont tu te faisois gloire;  
 De tes mépris sans perdre la mémoire,  
 Je prens pitié de ton destin.



## FABLE XVI.

*Les Pigeons & l'Epervier.*

Un jour les Pigeons s'assemblerent,  
 Et tous ensemble ils conjurerent  
 La perte du Milan, leur ennemi commun.  
 Il faut, se dirent-ils, lui faire bonne guerre,  
 Et qu'à nos yeux enfin le cruel tombe à terre.  
 Qui fera notre chef? il nous en faudroit un  
 Plein de prudence & de courage.  
 D'une commune voix on élût l'Epervier.  
 Mais apeine fût-il maitre du Colombier,  
 Qu'il le remplit de sang & de carnage;  
 Car sans penser à livrer des combats,  
 L'un après l'autre il mangeoit ses soldats.  
 Hélas quelle est notre folie!  
 Il valoit mieux, disoient-ils, du Milan  
 De tems en tems supporter la furie,  
 Que la constante barbarie  
 D'un impitoyable tyran.

## FABLE XVII.

*L'Ane & son Maître.*

**E**n passant par les bois un jour certain Baudet  
Rencontra, chose singuliere,  
D'un Lion la dépouille entiere.  
Qui l'avoit mise là? ce n'est point notre fait.  
L'ayant en un mot rencontrée,  
De son mieux il se l'ajusta,  
Puis aux troupeaux de la contrée,  
Sous ce nouvel habit Monsieur se présenta.  
Brebis, Chiens, & Bergers, à la premiere vue  
Epouvantés, fuirent à qui mieux mieux.  
Bon, se dit-il, je vois que ma venue  
Répand la terreur en ces lieux.  
Nous voudrions que notre maître  
Oût devant nous comparoître  
Des coups qu'il nous donna nous lui ferions raison.  
Le voyant à ces mots, il court avec furie  
En menaçant sa vie.

Mais

Mais Martin le reçoit à grands coups de bâton.

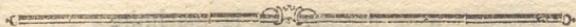
Vraiment, dit-il, Alliboron

Voudroit nous faire peur, à cette sorte envie

Je reconnois ton Anerie.

Un sot ne trompera jamais

Sous quelqu'habit qu'il soit ceux qui l'ont vû  
de près.



FABLE XVIII.

*Le Lion, l'Ours & le Loup.*

D'un Fan qu'il avoit étouffé

Un Ours alloit faire curée,

Voyant la table préparée

Un Lion vient tout ésoufflé.

C'est le hazard, dit-il, cher ami qui m'envoie,

Pour te féliciter, & partager ta joie.

Hé bien, dit l'Ours, regarde moi manger;

Je pourrai te laisser quelques os à ronger.

A moi, des os? ô tête sans cervelle!

Reprit le Lion furieux,

Tu n'en auras, par tous les dieux,

Ni

Ni la peau, ni la chair, ni les os, ni la moëlle.

Mon Ours craignoit peu le Lion;

Il en avoit étreillé plus de quatre.

La faim dans cette occasion

L'excite encor à mieux combattre.

Les voilà donc tous deux à se rosser,

A s'abbattre, à se redresser,

A se donner par la machoire

Bons coups de griffes & de dents,

Tant qu'ils tombent tous deux, épuisés, languissans,

Sans remporter, sans ceder la victoire.

Mais un Loup qui de loïn

Avoit été témoin

De cette sanglante bataille,

Voyant nos champions en si piteux état,

Vient tout droit au lieu du combat,

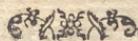
Se jette sur la proie & seul en fait ripaille.

Que n'as-tu fait en paix & de bonne amitié,

Dît alors le Lion, entre nous le partage?

Hélas! dit l'Ours, c'étoit le parti le plus sage;

Nous en aurions d'ailleurs eu chacun la moitié.



FABLE

## FABLE XIX.

*Le Sanglier & la Biche.*

**L**a Biche un jour disoit au Sanglier,  
Qui contre un arbre aiguisoit ses défenses,  
La paix, Seigneur, pourriez vous Poublier,  
Regne entre toutes les puissances.  
Point d'ennemis, & dans cette forêt  
A vos yeux tout ce qui paroît,  
Ce sont vos bons amis, ce sont vos connoissances.  
Hé pourquoi donc à contre-tems,  
Vous armer ainsi jusqu'aux dents.  
Hon hon, reprît le Porc, taisez-vous mal-ap-  
prise,  
A tout moment l'ennemi peut venir,  
De mes armes alors au-lieu de me servir,  
Faudra-t-il que je les aiguise?



## FABLE XX.

*Le Cheval & l'Ane.*

**M**ais qu'a donc fait à notre maître,  
Disoit Alliboron, ce bien-heureux Cheval,  
Pour avoir ainsi son bien-être?  
Et qu'ai-je fait, moi, pour être si mal?  
Il a tout à souhait, & le foin & la paille,  
L'une pour se coucher, l'autre pour sa mangeaille:  
Et moi je ferois mardi-gras  
Si je mangeois son matelas.  
Mais encor je ne compte pas  
Toute l'avoine qu'on lui baille.  
Et pourtant il fait beau le voir  
Ne faisant rien du matin jusqu'au soir.  
Tandis que moi, méprisé, misérable,  
Il me faut travailler, porter de lourds fardeaux  
Sur le dos,  
Et force coups de bâton sur le rable.  
Si l'on avoit encor un moment de repos!

Mais

Mais point; il faut marcher en tout tems, à  
toute heure:

Et quant à mes repas, ils sont troussés bientôt;  
Quelques chardons; à-peu-près ce qu'il faut  
Pour empêcher que je ne meure.

Le lendemain voyant le Palefroi

Enharnaché pour aller à la guerre,

Ah voilà donc, dit-il, pourquoi

On t'a si bien nourri Compere.

C'est pour aller au champ de Mars

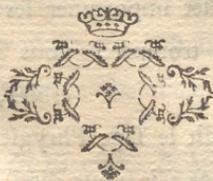
Courir de périlleux hazards,

Et te repaître de fumée,

Tandis qu'à mon accoutumée,

Je coulerai de plus paisibles jours.

Ane je suis, & veux l'être toujours.



## FABLE XXI.

*L'Æthiopien.*

**H**é si donc, n'avez vous pas honte,  
 Dira peut-être un severe censeur,  
 De nous répéter un vieux conte,  
 Mais vieux, si vieux, qu'il en fait mal au cœur.  
 Laissez là ce sujet; à d'autres je vous prie;  
 Ami lecteur, si ce conte t'ennuie,  
 Je n'y connois qu'un remede sans plus,  
 Tu n'as qu'à passer par dessus.  
 Un Mari se plaignoit du babil de sa femme.  
 Pour la changer, dit-il, je fais tous mes efforts,  
 Mais je crois que la bonne Dame  
 Ira de son caquet importuner les morts.  
 Sans vous tromper, vous pouvez bien le  
 croire,  
 Lui dît le sage Phrygien.  
 A ce propos, je vous dirai l'histoire  
 D'un esclave Æthiopien.  
 Son maître prit sa couleur noire,  
 Pour

Pour un défaut qu'il auroit contracté  
 Par négligence, & par mal-propreté,  
 Il crût partant qu'une bonne lessive  
 Lui donneroit une couleur plus vive,  
 Et le rendroit bientôt blanc, comme vous & moi.

Le voilà donc à laver le pauvre homme,  
 Il avoit beau crier, & demander pourquoi;  
 Tu blanchiras, dit-il, ou qu'on m'assomme,  
 Nous mettrons cette face au net;  
 Et sans relâche, il vous le favonnoit.

Si bien qu'à force de lavage,  
 De frottage, & de favonnage,  
 Il mourût & laissa sa peau  
 Aussi noire que mon chapeau.

On peut cacher, peut-être encore  
 Corriger tant soit peu le fond du naturel;  
 Mais vouloir le changer, c'est un ouvrage tel  
 Que laver la tête d'un More.



## FABLE XXII.

*Les Mouches.*

**D**u miel s'étoit par hazard répandu :  
De mouches aussitôt une foule altérée,  
Et par ce nectar attirée  
Vint s'y plonger à corps perdu.  
La visqueuse liqueur les retient enchainées ,  
Elles tâchent envain de reprendre l'essor ,  
Le moindre mouvement les y replonge encor.  
O trop cruelles destinées !  
Dirent-elles alors, ô trop rigoureux fort !  
Par cet appas fatal malgré nous entraînés,  
Nous goutons sa douceur, & nous trouvons la mort.  
Ainsi la volupté perfide  
Sous l'appas des fausses douceurs,  
Déguise le trait homicide  
Qui pénètre au fond de nos cœurs.



FABLE

## FABLE XXIII.

*Le Renard, l'Ane, & le Lion.*

**L**e Lion, l'Ane, & le Renard  
Avoient tous trois fait bonne chasse.

Près du gibier chacun prit place,  
Chacun y prétendoit sa part.

Il falloit faire le partage,

On donne à l'Ane cet emploi,

Trop équitable, & trop peu sage

Il fait trois parts de bonne foi;

Dont le Lion plein de colere

L'étrangla sans dire pourquoi.

Puis il dit au Renard, à toi,

Fais le partage mon confrere,

Tu nous mettras bientôt d'accord.

Maître Renard qui ne veut suivre

Du défunt le malheureux sort,

Laisse presque tout au plus fort.

Qui t'a, dit le Lion, si bien appris à vivre?

C'est répond-il, le pauvre mort.

## FABLE XXIV.

*Le Lion, l'Ane, & le Coq.*

**L**'Ane, le Coq, sa Majesté Lionne,  
(Ce qui n'arrivera peut-être plus jamais.)

Au même champ se trouvoient en personne.  
L'Ane avec les chardons chatouilloit son palais.  
De quelques grains de blé le Coq faisoit pâture.  
Et le Lion cherchoit quelque bonne capture.

Tout-à-propos Maître Baudet  
Se trouvant là, c'étoit son fait.

Comme il s'en donnoit au cœur joie,  
Et qu'il alloit se jeter sur sa proie,  
Le Coq fit raisonner son éclatante voix,  
Et l'obligea de s'enfuir dans les bois.

(Tant il est vrai, quand le Coq chante,  
Que le Lion prend l'épouvante.)

Notre Baudet ne savoit pas cela.  
De cette fuite il se donna la gloire,  
Et s'assurant déjà d'une pleine victoire,

Vois

Vois donc, dit-il au Coq, voilà  
 Le poltron qui me fuit. Laissons lui de l'avance,  
 Je saurai toujours l'attrapper,  
 Et châtier son insolence.

Le stupide aussitôt se met à galoper,  
 Si loin, qu'enfin le Lion qui s'arrête,  
 Se détourne, revient, couche à terre la bête.

Le cris du Coq qui ne s'entendoient plus  
 Pour le sauver devinrent superflus.  
 Sortise de soi n'est pas vice;  
 Mais avec la présomption  
 Quand elle vient faire union,  
 Elle mene tout droit son homme au précipice.

---

 FABLE XXV.

*L'Avare & l'Envieux.*

Jupiter descendu des cieus,  
 Alla trouver un jour l'Avare & l'Envieux.  
 Mes amis, leur dit-il, ce n'est plus la fortune,  
 C'est moi le souverain des Dieux,

Par une grace non commune,  
 Qui viens pour exaucer vos vœux.  
 Car tout ce que l'un de vous deux  
 Demandera, fera fait tout-à-l'heure.  
 Mais l'autre aura le double. Hé la condition,  
 Dit l'Avare à part soi, ne peut être meilleure;  
 En bonne foi, quand mon ambition  
 Seroit plus vaste encor qu'on ne pourroit le dire,  
 Cette offre là devoit la contenter.  
 Il ne s'agit que d'en bien profiter.  
 Laissons mon camarade élire.  
 Je le connois, il n'est pas sot;  
 Ce qu'il demandera ne sera pas le pire,  
 Et le double sera mon lot.  
 D'une autre part, l'Envieux en lui-même  
 Ruminant le meilleur système,  
 Ô Jupiter, dit-il, arraches moi de grace  
 Un de mes yeux qui m'embarasse.  
 Au prix d'un œil, il se crût fort heureux  
 De forcer mon avare à les perdre tous deux.  
 C'est ainsi que dans l'esperance

D'un

D'un bonheur qui souvent n'est que vaine appa-  
rence,

L'aveugle passion consent  
A souffrir le malheur présent.

---

FABLE XXVI.  
*La Lionne & la Brebis.*

Un jour la Lionne avoit pris  
Une petite & gentille Brebis,  
Qui lui bêla d'une voix si touchante,  
Que la Reine des bois en eût compassion,  
Et la prit en affection.  
Tu vivras, lui dit-elle, & fera ma servante.  
Qu'heureuse est ta condition!  
Dans mon palais où tout abonde  
Tu vivras à discrétion,  
Et de plus à couvert des dangers de ce monde.  
La Brebis tremblante de peur,  
Entre dans ce palais. C'est une grotte immense,

Où les os entassés n'inspirent que l'horreur.  
 Hélas, dans sa douleur profonde,  
 Il ne lui faut encor que se plaindre tout bas.  
 Grand Dieu, dit-elle, le trépas  
 A cette vie est préférable;  
 Je suis d'autant plus misérable,  
 Qu'il faut encor ne la paroître pas.

## FABLE XXVII.

*La petite Chienne.*

**N**e comptons point sur un état durable,  
 Le bonheur présent peut finir,  
 Et rendre plus insupportable  
 Le malheur avenir.  
 Ainsi l'éprouva Favorite  
 Que sa maîtresse aimoit éperdument,  
 C'étoit, à parler franchement,  
 Une Chienne d'un vrai mérite;  
 Et sa maîtresse enfin lui trouvoit mille attraits,  
 Elle la nourrissoit des plus excellens mets.  
 Mais il n'est point d'amis que l'on ne quitte;

Il fallût que la Dame allât rendre visite,  
 A ces lieux d'où l'on dit qu'on ne revient jamais,  
 Que devint la petite Chienne?  
 Sa Maitresse étoit tout son bien.  
 Elle ne prenoit jamais rien  
 D'une autre main que de la sienne.  
 Elle vint au pouvoir d'un maître moins humain,  
 Qui l'auroit vû plutôt crever de faim  
 Que de l'appeller à sa table,  
 Et de lui donner un morceau.  
 Mais bien plus, si la misérable  
 Oloit des plats approcher le museau,  
 On l'écrilloit d'étrange sorte.  
 On vous la mettoit à la porte,  
 On vous la traitoit sans façon,  
 Comme un tas d'autres chiens de la même maison.  
 Réduite tout le jour à chercher sa fortune,  
 Et la nuit, en plein vent, à contempler la lune.  
 Comme ses compagnons se donnoit du bon tems,  
 Et de leur sort lui sembloient tous contem,  
 Elle en étoit toute surprise.  
 Mais une Chienne bien apprise,

Pour toute consolation,  
 Lui dît, Favorite, mamie,  
 Que n'as-tu comme nous toujours passé ta vie?  
 Tu ne te plaindrois pas de ta condition.

---

 FABLE XXVIII.

*L'Ane & son Maître.*

**D**evant l'Anier qui le menoit  
 D'un pas égal & ferme un Ane cheminoit,  
 Chargé d'un fardeau raisonnable.  
 C'étoit autant qu'il en pouvoit porter.  
 Mais le voyant encor trotter,  
 Martin son maître impitoyable  
 Crût qu'il n'en avoit pas assez;  
 Et rencontrant sur son passage  
 D'un arbre mort quelques rameaux cassés,  
 Parbleu, dit il, je ne ferois pas sage,  
 De laisser là ce menu bois;  
 Chargeons notre Griffon comme il faut, cette fois  
 Il pourroit bien encor en porter d'avantage.

Il fait donc un fagot, le met sur le Griffon,  
 Qui ne sauroit lui dire, non.

Et s'il ne marche pas, gare les étrivieres.

Non loin de la, Martin rencontre encor  
 Autre objet attrayant; c'est un monceau de pierres.  
 En voilà deux, dit-il, qui valent un trésor.

Je les mettrai bel & bien sur ma bête.

Holas donc, arrête lourdaut.

Le pauvre Ane aussitôt s'arrêta.

Et de ces deux cailloux aussi gros que sa tête,

Son maître le charge aussitôt.

Ma foi, dit-il, c'est bien merveille

Que la force d'un Ane! ou tout au moins du  
 mien.

Si ce n'étoit qu'il baisse un peu l'oreille,  
 Il marcheroit encor comme s'il n'avoit rien.

Tandis que moi, je fatigue, & je sue,

Sans avoir fait de grands efforts;

Et par la chaleur qui me tue,

Je ne puis plus porter mon justaucorps.

Il Pote en même tems, & le met sur sa bête,

Dont la vigueur est bientôt toute à bas.

Au

Au bout de trois ou quatre pas

Un leger obstacle l'arrête;

Elle y choppe, elle y tombe, & n'en relève pas.

Quel est le sens de cette fable?

Il est fort subtil à mon gré.

Souvent d'un mal insoutenable

Un rien fait le dernier degré.

### FABLE XXIX.

#### *Le Loup & son fils.*

Un vieux Loup reprenant son fils

De son humeur trop sanguinaire,

Lui donnoit de si bons avis,

Qu'un orateur n'eût sù mieux faire.

Que nous ayons, dit-il, mon fils, mauvais renom,

Je ne saurois vous dire non.

On nous traite partout de scelerate engeance.

On nous déteste, & tout le genre humain

Respire contre nous la haine & la vengeance.

Voilà le fait, il n'est que trop certain.

Pour

Pour vous dire ce que j'en pense,  
 Il me paroît qu'on n'a pas tort,  
 Loin de vivre dans l'innocence,  
 Nous ne suivons que la loi du plus fort.  
 Vous êtes jeune encor, & vous pouvez sans-doute,  
 Vous tracer a présent une toute autre route;  
 Faites-le donc, & par votre douceur  
 Reparez enfin notre honneur.  
 Et l'on ne dira plus que tous tant que nous sommes,  
 Nous sommes des bourreaux, des voleurs, des  
 gloutons,  
 Des mangeurs de Moutons.  
 Mais que vois-je là-bas, au bout de cette préee?  
 C'est une Brebis égarée.  
 Il y court, & son fils le suit.  
 L'Orateur le premier se jette sur la bête.  
 Son discours étoit fort honnête,  
 Mais son exemple le détruit.



## FABLE XXX.

*L'Avare & son fils.*

**U**n pince - maille, un ladre, un avare, un  
lézin,

Comme il vous plaira qu'on le nomme,  
Il s'agit ici du même homme,  
De fruits bien mûrs avoit un magasin.  
Mais pour les servir à sa table,  
L'un après l'autre il les laissoit pourrir.  
Son fils ne pouvoit plus souffrir  
Une épargne si détestable;  
Et voyant qu'inutilement  
Il murmuroit contre son pere,  
Lui-même sans tant de mystere,  
Résolus d'arranger les choses autrement.

Il pénétra jusqu'à l'armoire,  
Où les fruits pourrissoient avant d'être servis,  
Il mangea les meilleurs, régala ses amis.

Mon vilain fût toute l'histoire,  
Il crioit de son mieux aux voleurs, aux frippons.  
Mais quel tort, dit son fils, vous a-t-on fait,  
mon pere?

Vous mangerez les fruits pourris à l'ordinaire,  
Nous n'avons mangé que les bons.

EPI-

## EPILOGUE.

à MR. \* \* \*

**M**e promenant dans la Bibliothèque  
Commise à tes soins vigilans,  
J'y mettois en esprit mon livre sur les rangs,  
Et je jettois une Hypoteque  
Sur une place assez loin de Boileau,  
Mais trop proche de la Fontaine,  
Quand une voix que j'entendois à peine,  
Sort d'un livre, me parle: ô prodige nouveau!  
Je m'approche; je vois que c'est Boileau lui-même,  
Qui me blâme tout bas de ma présomption.  
Mon ami, me dit-il, fais donc reflexion  
Qu'on ne fait pas des vers comme on fait un  
Système,  
A peine connois-tu les loix  
Qu'apollon nous dicte au Parnasse,  
Et tu voudrois parmi nous trouver place.  
Mais apprens que celui dont le Prince a fait choix,  
Pour

Pour nous ranger ici selon notre mérite,  
Est trop bon connoisseur, & du premier coup  
d'œil,

Voyant tous tes défauts, punira ton orgueil.

Il te cachera tout de fuite,

Loin du grand jour dans quelque coin poudreux,  
Où perfonne jamais ne te rendra visite.

Vas t'en donc loin d'ici Poëte malheureux.

A cette menace cruelle,

Je demeurai tout triste, & tout confus,

Mais pour ton prince alors me rapellant ton zele,

Je résolûs de chanter ses vertus,

Sa grandeur & sa modestie,

Son esprit, son savoir, sa générosité;

Telle entreprise est pour moi trop hardie;

Mais places-moi bien, je te prie,

En faveur de ma volonté.





## LIVRE TROISIEME.

### PROLOGUE.

**L**es petits vers sont d'un petit génie,  
Nous dira le docte Lélie.

Pour contenter tous les goûts différens,  
Je voudrois en faire de grands.

Il faut dumoins faire une tentative,

Prêtez moi, Jouvenceaux, une oreille attentive.

Ces astres éclatans qui roulant dans les Cieux,

Des mortels étonnés viennent frapper les yeux;

Cette douce lumiere, & toujours renaissante,

Qui va porter partout sa chaleur bienfaisante;

Cette Mer qui soumise aux vents impétueux,

Elève en mugissant ses flots majestueux;

Cette Terre de fruits richement couronnée,

Et de l'émail des fleurs superbement ornée;

Tous les corps en un mot de ce vaste univers,

Et de leurs mouvemens les spectacles divers,

G

Aux

Aux yeux de l'Eternel qui leur donna naissance,  
 Sont un leger crayon de sa toute-puissance.  
 Mille mondes entiers au nôtre réunis,  
 D'un pouvoir sans limite effets toujours finis,  
 Paroîtroient à son ordre au sein de la lumiere,  
 Aussi facilement qu'un seul grain de poussiere.  
 Mais des mondes sans nombre & tout leur or-  
 nement,

Pourroient-ils par l'effet d'un nouveau sentiment,  
 Ajouter quelque chose à son bonheur suprême ?  
 Eternel, infini, son bonheur est lui-même.  
 Avant de les vêtir d'un sensible dehors,  
 Source de leur essence, il connoissoit les corps.  
 De ces corps rassemblés qu'est-ce que l'étendue ?  
 D'un océan sans borne une goutte épandue.  
 Ce monde qui paroît si grand à notre esprit,  
 A l'esprit éternel paroissant si petit,  
 De la Terre & des Cieux l'ordre & l'éclat su-  
 perbe,  
 N'étant pas plus pour lui que le moindre brin  
 d'herbe,  
 Quel étoit donc son but dans leur création ?  
 Homme il te préparoit ton habitation.

Il te fît raisonnable & libre à son image,  
Capable de l'aimer, & de lui rendre hommage,  
Mettant le pur esprit seul au-dessus de toi,  
Des êtres corporels il t'éablit le roi.  
Comblé de tant de biens, tu dois le reconnoître,  
Et comme un tendre pere, & comme un puis-  
sant maître,  
User de ta raison & de ta liberté,  
A procurer sa gloire & ta félicité.  
Des corps inanimés le mouvement rapide,  
Ne sauroit élever leur matiere stupide,  
Au degré supérieur de l'Esprit agissant,  
Qui pense, & rend honneur à l'Être tout-puissant.  
Cet esprit plus subtil que la pure lumiere,  
Seroit inaccessible au tact de la matiere,  
S'il n'avoit pas des sens la médiation,  
Et le seul créateur comprend cette union.  
Mais l'Homme cependant dont elle fait l'essence,  
Sans pouvoir l'expliquer en a la connoissance;  
Il sent que de son corps son esprit est moteur,  
Et s'éleve par lui jusques au créateur.  
Il connoit qu'il a fait ce monde à son usage;  
Un doute vient pourtant inquiéter le Sage,

Mais ce doute éclairci par la droite raison  
Lui représente un Maître aussi juste que bon.  
Je reconnôis, dit-il, que cet être suprême,  
N'ayant aucun besoin du monde pour lui même,  
L'à fait pour l'homme; mais dans ce séjour affreux,  
Il semble l'avoir mis pour être malheureux.  
Qu'on vante la beauté du Ciel & de la Terre,  
Et le brillant éclat du Soleil qui Péclaire.  
De ce séjour enfin qu'importe la beauté,  
Quand je n'y sens qu'ennuis & qu'incommodité;  
Quand tous les élémens concourent à me nuire?  
Que d'altérations dans l'air que je respire,  
Qui tantôt embrasé par un astre brulant,  
Est tantôt resserré par un froid pénétrant.  
La Terre qui devoit me nourrir sans culture,  
A peine à mon travail donne ma nourriture.  
Qu'on m'appelle leur roi, les plus vils animaux  
Du fruit de mes sueurs profitent en repos.  
Mais des fruits corrompûs de cette terre ingrate  
La qualité me nuit, lorsque le goût me flatte.  
Les mêmes alimens qui soutiennent mon corps,  
Par un poison subtil en minent les ressorts.  
De là tant de douleurs affligent ma jeunesse,

Qui



Comment punira-t-il leur propre iniquité?  
Il la punira donc toute l'éternité.

Mais, dira le docte Lélie,  
Il nous barbouille ici de la Théologie;

Vraiment, diront nos savans jouvenceaux,  
Ces grands vilains vers là ne font ni bons ni  
beaux.

Ennemis du bon sens, enfans de la folie,  
Superbes nains, Cervelles à l'envers,  
Si je vous . . . . reprenons plutôt nos petits vers.

---

FABLE I.

*Le Chien & le Bœuf.*

**E**tendu sur le foin dans un étable à bœufs,  
Sommeilloit un vieux chien hargneux.  
Un Bœuf y vint chercher à paître.  
Aussitôt qu'il le sent, & qu'il le voit paroître,  
Il se redressa, & lui montre la dent,  
En grognant.

Mais, dit le Bœuf, quelle fureur étrange!

Pour

Pour manger tu n'as nul besoin

De ce foin :

Et tu ne veux pas que j'en mange.

Voilà de tous les envieux

La fotte & bizarre conduite :

Telle chose est souvent inutile pour eux,  
Dont ils ne veulent pas que personne profite.

---

FABLE II.

*Les Poissons.*

**G**rands & petits poissons dans les filets en-  
trèrent.

Les grands y furent pris.

Mais les petits

Aisément s'échapperent.

Ainsi tout va dans ce vaste univers.

Fortune sans que rien l'arrête,

Abbat en un moment la plus superbe tête;

L'état obscur échappe à ses revers.

## FABLE III.

*La Rose & l'Amarante.*

**L**a Rose un jour disoit à l'Amarante,  
Mon odeur est exquise & ma couleur charmante;  
Lui reprochant tacitement,  
Qu'elle étoit de beaucoup moins belle  
Qu'elle.

L'Amarante comprit fort bien ce compliment;  
Et répondit en personne prudente,  
Je ne dois pas envier votre encens.  
De mon fort je suis trop contente;  
Et sans être odoriférante,  
Il me suffit que je vive long-tems.



## FABLE IV.

*L'Enfant & la Fortune.*

**F**ortune un jour vit un enfant assis  
 Et dormant sur le bord d'un puits.  
 L'éveillant donc, ô petite cervelle!

Que fais-tu, mon enfant? dit-elle,  
 Tu dors sur un puits! tire toi,  
 Si tu tombois dedans, l'on s'en prendroit à moi.

## FABLE V.

*Jupiter & le Chameau.*

**M**e voilà bien avec ma grosse taille,  
 Disoit un jour Maître Chameau.  
 Du plus faible ennemi qui me livre bataille,  
 Je ne peux garantir ma peau.  
 O Jupiter, ta puissance est sans bornes;  
 Je le crois; mais en vérité.

Je ne vois pas quelle est ton équité.  
 Au Taureau tu donnes des cornes;  
 Et rien à moi; que je suis malheureux!  
 Donnes m'en dumoins une ou deux.  
 Il croyoit dire des merveilles.  
 Mais pour le mettre à la raison,  
 Jupiter ennuyé de sa sotte oraison,  
 A l'animal écourta les oreilles.  
 Tous ceux qui se plaignent du sort,  
 Ou plutôt de la providence,  
 Mériteroient que semblable vengeance  
 Leur fît reconnoître leur tort.

---

 FABLE VI.

*L'Oiseleur, le Pigeon ramier, & le  
 Serpent.*

**U**n jour un oiseleur voulant prendre un ramier,  
 Marcha sur un Serpent & fût pris le premier;  
 Car il mourût de sa morsure.  
*Tel qui la préparoit reçoit souvent l'injure.*

FABLE

## FABLE VII.

*Le Taureau & le Bouc.*

**C**haque animal trouve ses ennemis.

Les chats poursuivent les souris;

Les chiens donnent la chasse aux lièvres.

Fuyant la griffe d'un lion,

Un Taureau se fourra dans un étable à chèvres.

Un Bouc en cette occasion

Pour son malheur manqua de complaisance,

Et de prudence.

Voyant la peur de l'étranger,

Il vouloit lui livrer bataille,

Et le forcer à déloger.

Pour m'insulter, vile canaille,

Tu fais le moment où je suis en danger,

Dit le Taureau, je saurai me venger;

Mais point de bruit: j'attens que le lion s'en aille.

Il voit en ce moment s'enfoncer dans les bois,

Le lion furieux d'avoir manqué sa proie.

La

La vengeance interrompt sa joie ;  
Il tombe sur le Bouc, & le met aux abois.

Si pour un tems vous n'avez rien à craindre  
D'un ennemi puissant & maître de vos jours,

Ce tems ne dure pas toujours,  
A plier devant lui sachez donc vous contraindre.

## FABLE VIII.

*Le Corbeau & le Serpent.*

UN Corbeau pressé de la faim  
Cherchoit partout quelque pâture.  
Il vint à rencontrer enfin  
Un Serpent de longue stature,  
Qui dorinoit d'un profond sommeil  
Au Soleil.

Il se jette dessus comme sur bête morte,

Il vous le happe, il vous l'emporte.

Mais aussitôt le mordant bien & beau,

Maître Serpent donna signe de vie,

Et la mort au Corbeau.

Des

Des aveugles mortels ce qui pique l'envie,  
 Ce qu'ils cherchent souvent avec le plus d'ardeur,  
 C'est ce qui cause leur malheur.

---

FABLE IX.

*Le Crocodile & le Renard.*

**L**e Crocodile au Renard racontoit,  
 Comment en droiture il venoit  
 De très-ancienne & noble race,  
 Qu'on avoit vû partout se signaler;  
 Pour moi, dit le Renard, ce qui plus m'embarrasse,  
 Ce n'est pas d'où je viens, mais où je puis aller.

---

FABLE X.

*Les Mouches.*

**D**u miel s'étoit par hazard répandu;  
 De Mouches aussitôt une foule altérée,  
 Et par ce Nectar attirée,

Vint

Vint s'y plonger à corps perdu.  
 La visqueuse liqueur les retient enchainées.  
 Elles tâchent envain de reprendre l'effor,  
 Le moindre mouvement les y replonge encor.

O trop cruelles destinées!  
 Dirent-elles alors, ô trop rigoureux fort!  
 Par cet appas fatal malgré nous entraînées,  
 Nous goûtons sa douceur, & nous trouvons la  
 mort.

Ainsi la volupté perfide,  
 Sous l'appas des fausses douceurs,  
 Déguise le trait homicide  
 Qui pénètre au fond de nos cœurs.

---

 FABLE XI.

*Le Loup & le Chevreau.*

Un jeune étourdi de Chevreau  
 Etoit grimpé sur le toit de l'étable;  
 Il voit passer un Loup. Te voilà misérable,  
 Vieux coquin, lui dit-il, montres donc ton mu-  
 feau.

Oh

Oh l'infame vilain! vas gibier de potence,  
 Je te crains peu, tu n'as que mon mépris.  
 D'une pareille impertinence  
 Le Loup s'arrête tout surpris.  
 Ce n'est pas toi, dit-il, mais c'est ta place,  
 Qui m'insulte avec tant d'audace.  
*Loin des dangers & des combats,  
 Qui fait le brave, ne l'est pas.*

---

FABLE XII.

*La Lionne & la Truie.*

**A** ma fécondité tu dois porter envie,  
 A la Lionne dit la Truie,  
 Tu n'en as jamais qu'un: fais donc réflexion  
 Que ce n'est pas, dit l'autre, un Porc; mais un  
 Lion.



FABLE

## FABLE XIII.

*Le Cheval & le Loup.*

**U**n jour un vigoureux Cheval  
 Etoit à brouter l'herbe tendre,  
 Les Loups sur lui n'avoient rien à prétendre,  
 Car c'étoit un fier animal  
 Qui contre eux tous pouvoit bien se défendre.  
 Un d'eux le voyant si frugal,  
 Monseigneur, lui dit-il, vous deviendrez malade,  
 Quoi, toujours vivre d'herbe fade!  
 Hé que ne faites vous bonne guerre aux moutons?  
 C'est un manger excellent, j'en répons.  
 Traître, dit le coursier, tais-toi; ma nourriture  
 Est simple, mais elle est conforme à ma nature,  
 Et je jouis d'un honnête repos.  
 Cesses de me tenir tes infâmes propos,  
 Toi qui toujours tremblant, & toujours téméraire,  
 Pour assouvir ta rage sanguinaire,  
 De tout le monde fais l'horreur,  
 Et tu voudrois me vanter le bonheur  
 De ta coupable & ténébreuse vie!  
*On ne peut être heureux dans l'infamie.*

FABLE

FABLE XIV.

*La Belette & les Rats.*

**D**ame Belette en sa vieillesse extrême  
Après les Rats ne pouvoit plus courir,  
Et par famine il eût fallû mourir.

Mais elle usâ de stratagême.

Dans un tas de farine elle alla se cacher.

Ils y viennent en foule, elle les sent marcher.

Tout aussitôt la scélérate

Avance dextrement la patte,

Aucun ne peut s'en arracher;

Ils sont tous pris à cette amorce.

C'est suppléer par l'adresse à la force.

FABLE XV.

*L'Enfant & le Laboureur.*

**D**ans un vallon délicieux

Loin des pédans & de toute contrainte,

Un jeune enfant se promenoit sans crainte.

Là mille fleurs charmoient ses yeux.

Il s'amusoit à cueillir les plus belles;

Il assortissoit leurs couleurs.

H

Mais

Mais, mon enfant, sachez que sous ce fleurs  
 Se cachent des bêtes cruelles,  
 Lui dît un bon vieux laboureur,  
 Moi j'ai vû des Serpens sous ces herbes fleuries.  
 A cet avis saisi de peur,  
 Il jette là celles qu'il a cueillies,  
 Bientôt après rencontrant sous ses pas  
 Un gazon tout couvert de fraiches violettes,  
 Il y porte la main. L'imprudent ne voit pas  
 Un Aspic, qui le mord & le mène au trépas.  
 Jeunes-gens tous les jours voilà ce que vous faites;  
 Malgré tous les conseils contentant vos désirs,  
 Vous trouvez votre perte en cherchant les plaisirs.

---

 FABLE XVI.

*Le Renard, l'Ane, & le Lion.*

**U**n Baudet de chasser se mît en fantaisie,  
 Avec un fin Renard il lia sa partie.

Ils avoient tendû des filets.

Chacun de son côté par force ou par surprise  
 Prétendoit y mener les hôtes des forets.  
 Mais un maître Lion leur fit voir leur méprise.  
 Le Renard se trouva tout d'un coup devant lui;  
 Et ne pouvant s'enfuir pour obtenir sa grace,  
 Sire,

Sire, dit-il, je prétens aujourd'hui  
 Rendre pour vous mon amour efficace;  
 Un Baudet est là-bas que je veux vous livrer.  
 Le Lion l'entendant sent une joie extrême,  
 De ma bonté, dit-il, tu dois tout esperer.  
 Le drôle use aussitôt d'un si bon stratagème,  
 Qu'il fait tomber Alliboron  
 Dans les filets qu'il a tendû lui-même.  
 Le voyant pris, Sire Lion  
 De tous les deux, dit-il, je suis le maître.  
 Il commença par dévorer le traître.  
*Se perd souvent qui veut perdre son compagnon.*

---

FABLE XVII.

*Le Milan malade.*

**V**oyant son fils en grande maladie,  
 La mere du Milan pleuroit.  
 Ne pleurez point, ma mere, je vous prie,  
 Lui disoit-il, mais je crois qu'il seroit  
 Plus à propos pour ma convalescence,  
 D'implorer des Dieux la puissance.  
 Hélas, mon fils, quels Dieux veux-tu  
 Pour toi, dit-elle, que j'implore?  
 Leur faveur est le prix de la pure vertu.

H 2

Et

Et parmi tous les Dieux est-il un seul encore,  
 Dont le temple par toi n'ait été prophané?  
 Que n'ai-je donc, dit-il, vécu dans l'innocence!  
 L'approche de la mort ébranle la constance  
 Du coquin le plus obstiné.

## FABLE XVIII.

*Le Bœuf & le Cheval.*

**D**u bonheur même on vient à se lasser,  
 Par sa constance il devient insipide.  
 De Bœufs une troupe stupide  
 Ne faisoit tous les jours que paître & s'engraïsser.  
 Un d'entre eux, c'étoit le moins sage,  
 Commença de trouver mauvais,  
 Qu'on le laissât toujours au même paturage;  
 Et regardant les joncs dans le prochain marais,  
 Allons, dit-il, goûter ce nouveau mets.  
 Il y va donc; mais sa pesante masse  
 Le tient dans le limon pris jusques aux jarrets.  
 Il n'en peut sortir quoiqu'il fasse.  
 Finirai-je, dit-il, ici mes tristes jours?  
 Il mugit alors; il appelle  
 Les autres Bœufs à son secours;

Mais

Mais il n'appelle que des sourds.  
 Ils semblent ne pas voir sa posture cruelle.  
 Chacun jouit de son propre repos,  
 Et laisse là le Camarade;  
 Mais un cheval tout maigre, tout malade,  
 Se trouva là pour lui fort à propos:  
 Car quoiqu'il n'eût que la peau sur les os,  
 Il fit tant de ses piés qu'il le tira d'affaire.  
 Dont le Bœuf tout confus, & tout reconnoissant,  
 Mon frere, lui dit-il, vous êtes bien mon frere,  
 Vous qui m'avez tiré d'un danger si pressant:  
 Tandis que tous ces Bœufs mes freres de nature,  
 N'ont point eût de pitié de ma triste aventure.  
 Sachez, dit le Cheval, que si j'étois heureux,  
 Vous me verriez peut-être insensible comme eux.

---

 FABLE XIX.

*La Chienne & le Renard.*

**J**e suis, disoit un jour la chienne, si féconde,  
 Que je peuplerois les déserts.  
 Le beau peuple de Chiens! jamais les yeux ouverts,  
 Dit le Renard, ils ne viennent au monde.  
 Ne te vantes donc pas d'une fécondité,  
 Qui ne produit qu'avec difformité.

## FABLE XX.

*La Poule & les œufs de Serpent.*

U ne Poule sans œufs couva ceux d'un Serpent.  
 Mais elle apprît bientôt mourant par les morsures  
 De ces ingrates créatures,  
 Que qui nourrit les méchants s'en repent.

## FABLE XXI.

*Le Pêcheur & le Thon.*

F oin du métier, disoit un malheureux pêcheur ;  
 J'ai passé toute ma journée,  
 A jeter un appât trompeur,  
 Et mon espérance est trompée,  
 Tout comme j'ai dîné je souperai par cœur.  
 Pestant ainsi contre sa destinée,  
 Il alloit regagner le port ;  
 Quand tout d'un coup prenant l'essor,  
 D'un Poisson plus puissant en fuyant la poursuite,  
 Droit

Droit dans la barque un Thon se précipite.  
 Notre homme s'en saisit, il admire son sort ;  
 La fortune, dit-il, me rend enfin visite.  
 Dieux ! comme la bizarre apporte en un moment,  
 Ce que par de grands soins on cherchoit vainement.

---

 FABLE XXII.

*Les Voleurs & le Coq.*

Aux bons qui s'efforce de plaire,  
 Doit des méchans attendre la colere.  
 Des voleurs avoient pris un Coq,  
 Non pas de ceux qui sont pendus au croc,  
 Et destinés à la marmite;  
 Mais un Coq bien vivant, & surtout bien chantant.  
 Le misérable crût partant,  
 De sa voix se faire un mérite  
 Auprès de Messieurs les voleurs.  
 Il leur disoit, confidez, Messieurs,  
 Que bien loin de nuire à personne,

Je suis utile à tout le genre humain;  
 Car tous les jours de grand matin  
 J'éveille l'Homme, & ma voix qui raisonne  
 Le rappelle à son gagne-pain.  
 Monsieur du Coq, vous nous la donnez bonne,  
 Lui répondirent les Larrons.  
 Quand vous éveillez votre maître,  
 Sans avoir pû rien prendre, il nous faut dispa-  
 roître;  
 Justement pour cela nous vous égorgerons.

---

 FABLE XXIII.

*L'Ane, le Corbeau, & l'Anier.*

Un pauvre Ane avoit mal au dos:  
 Ce n'étoit rien moins qu'un ulcere.  
 Vint un Corbeau pour comble de misere,  
 Y fouiller presque jusqu'aux os.  
 Ne sachant comment s'en défaire,  
 Il ruoit, sautoit, gambadoit,  
 Sur les piés de devant & sur ceux de derriere,  
 D'une si grotesque maniere,

Que

Que l'Anier qui le regardoit  
Ne pouvoit s'empêcher de rire.

Voilà, dit le Baudet, de tous mes maux le pire,  
Celui qui ne devoit penser qu'à me guérir,  
Rit encor de me voir souffrir.

---

FABLE XXIV.

*Le Fleuve & sa Source.*

**E**levé du néant au comble de l'honneur  
Aisément l'orgueilleux méconnoît son auteur.

Un fleuve disoit à sa source,  
Entre ces bords qui se touchent de près  
Ta pauvreté borne ta course,

Tandis que traversant des villes, des forêts,  
Je porte partout l'abondance.

Mon ami, lui dit-elle alors,  
Ton discours est plein d'arrogance;  
Mais de toutes les mers eusses-tu les trésors,

Tu devrois en fleuve bien sage  
Loin de me mépriser venir m'en rendre hommage,  
Puisque c'est de moi que tu fors.

## FABLE XXV.

*Le Bœuf & le Moucheron.*

**S**ur la corne d'un Bœuf un Moucheron planté  
Disoit, n'abusons pas de sa grande bonté.

Si je gêne votre excellence,

Monseigneur, je pars aussitôt.

Mon ami, dit le Bœuf, qui te savoit là-haut?

Se croire de grande importance

Quand on n'est rien, c'est un commun défaut.

## FABLE XXVI.

*Le Singe & la Noix.*

**U**n Singe étant tombé sur une noix couverte  
De son écorce toute verte,

Par cet obstacle même en devint plus jaloux.

A belles dents il prétend la défaire;

Ei! cette écorce là, se dit-il, est amère,

Mais le fruit m'en fera plus doux.

FABLE

## FABLE XXVII.

*Le Cierge & la Brique.*

**L**e Cierge disoit à la Brique,  
 Nous sommes bien tous-deux de diverse fabrique;  
 Sans te briser tu tombes de bien haut,  
 Au premier choc je me brise aussitôt.  
 Si je suis, dit-elle, si dure,  
 Ce n'est pas tant par ma nature,  
 Que par l'efficace du feu.  
 Le Cierge entendant cet aveu,  
 Ne répond rien, mais il médite,  
 L'occasion s'en offrant tôt où tard,  
 De s'endurcir par le même art.  
 Dans le premier brasier le foû se précipite,  
 Il s'y fond à l'instant, s'y consume, & périt.  
*Ce qui profite à l'un souvent à l'autre nuit.*

## FABLE XXVIII.

*Le Poisson de riviere, & les Poissons  
de mer.*

**S**uivant le cours de la riviere  
 Une Carpe étourdie entra dans l'Océan.

Sau-

Saumon, Sole, Turbot, & Morue, & Merlan  
 Accueillirent l'Avanturiere.  
 Bon jour, comment vous portez-vous?  
 Ma fille, foyez bien venue,  
 Lui dît une vieille Morüe;  
 Vous allez demeurer sans-doute parmi nous.  
 Point du-tout, dit-elle, ma mere,  
 Car cette eau là me semble trop amere.  
 Trop amere! non pas; reprirent les Marins.  
 Où prend-elle cette chimere?  
 Cria le plus vieux des Grondins,  
 Oh, dît la Carpe, la coutume  
 A tellement votre goût dépravé,  
 Que vous ne sentez plus de cette eau l'amertume,  
 Et vous avez enfin tous le palais pavé.  
 Mais adieu, car déjà je sens que je m'enrhume.  
 Le plus méchant pays habité sous les cieus  
 Est pour ses habitans le seul délicieux.

---

 FABLE XXIX.

*La bonne foi du Loup.*

**L**e trompeur a toujours quelque raison frivole  
 Pour ne point tenir sa parole.  
 Au piège pris un maître Loup  
 N'atten-

N'attendoit que le dernier coup.  
 A tout péché miséricorde,  
 S'écria-t-il aux payfans:  
 Nobles Seigneurs, généreux, bienfaisans,  
 J'ai mérité le fagot & la corde;  
 Mais de bon cœur je veux me repentir,  
 Et tout de bon me convertir.  
 Serai-je après tout si malade  
 De ne vivre que de Salade?  
 Malade, soit. Je le veux: tout-au-plus  
 Dans les bons jours du Poisson par dessus.  
 On le croit donc; on lui fait grace;  
 Il s'en alloit l'oreille basse.  
 A quelques pas voyant un gros cochon,  
 Qui se vautroit dans l'eau bourbeuse,  
 Parbleu, dit-il, la rencontre est heureuse,  
 Je vais pêcher un beau poisson.





IX.  
tes





83079

VD18

ULB Halle

3

008 551 693





FABLES  
CHOISIES

DU

R. P. DES BILLONS

DE LA COMPAGNIE DE JESUS,

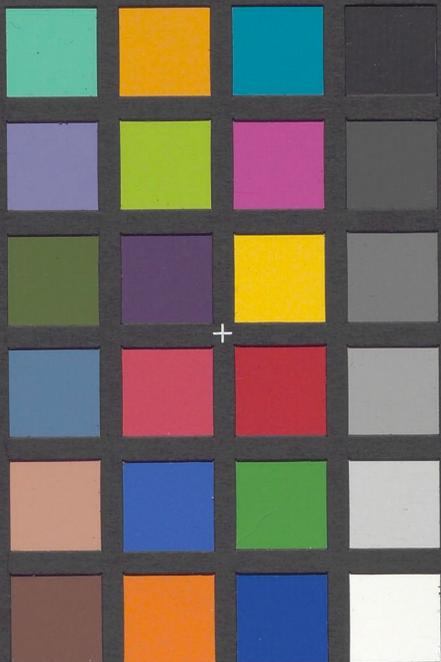
MISES EN VERS FRANÇOIS.



FRANCFORT & LEIPSIC,  
CHEZ J. G. ESSLINGER.  
M DCC LXVIII.

x-rite

colorchecker CLASSIC



mm

